BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME VII.

SEPTIÈME ANNÉE. 1847—1848.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

RUE DU BAC, PASSAGE SAINTE-MARIE, 3.

1847.



Nous sommes sûrs de procurer un vrai plaisir aux lecteurs chrétiens et surtout aux associés de la Propagation de la foi, en leur recommandant beaucoup cette Notice qui leur est dédiée.

55. **OBSERVATIONS CRITIQUES** sur l'*Histoire universelle de l'Église catholique* de M. l'abbé ROHRBACHER, par M. l'abbé JUSTAMOND, chanoine de la métropole d'Avignon. — 1 vol. in-8° de 190 pages, chez Jules Escoffier, à Orange, et chez A. Le Clere et Cie, à Paris; — prix : 3 fr.

Cette brochure n'est qu'une légère partie d'un plus grand travail que M. l'abbé Justamond se propose sans doute de publier successivement. La première thèse qu'il veut établir est *la nature de l'idolâtrie selon la tradition;* mais comme cet unique point dogmatique l'entraînerait tout d'abord dans de trop longs développements, il commence par s'attacher à saint Augustin, que M. Rohrbacher avait prétendu citer comme autorité en faveur de son système qui consiste, comme le savent nos lecteurs, à soutenir que l'idolâtrie était, il est vrai *un crime*, mais n'a jamais été *une erreur générale* du genre humain, et que Dieu a toujours été clairement connu avec toutes ses perfections dans l'univers, en sorte que la différence entre les juifs et les païens consistait seulement dans une connaissance plus ou moins développée de la vérité. On conçoit que cette proposition, censurée formellement par le clergé de France, a dû soulever le zèle d'un théologien aussi savant que catholique, et c'est le désir de venger la saine doctrine qui a fait prendre à M. Justamond la plume, pour réfuter son adversaire par des citations évidentes et multipliées. Les nombreux passages qu'il allègue sont empruntés à saint Augustin seul, et tirés soit de son livre *De la vraie religion*, soit de sa correspondance, soit de son ouvrage sur la *Doctrine chrétienne*, soit du traité sur l'*Accord des évangélistes;* puis du second traité sur saint Jean, de l'*Exposition sur l'Épître aux Romains*, de l'*Explication des psaumes*, des *Sermons*, du livre *De l'utilité de croire*, du livre 20e *contre Fauste*, de la *Méthode de catéchiser les ignorants*, et surtout de la *Cité de Dieu*, dont on accumule les extraits et les analyses. Partout, dans ces divers fragments, le saint docteur, toujours un, toujours constant dans son enseignement, répète à satiété que l'idolâtrie est *une erreur* et *une erreur générale*, où était plongé le monde entier, qui n'en est sorti que par la clarté bienfaisante de l'Évangile.

La narration seule des erreurs païennes, rapportées dans ce savant écrit et défendues par les philosophes même les plus célèbres, démontre évidemment que si les sages ne connaissaient pas Dieu, à plus forte raison Dieu devait être inconnu au peuple, que la philosophie se plaisait à laisser dans les ténèbres de l'ignorance. Sur quoi M. l'abbé Justamond fait cette importante remarque, que, pour connaître le vrai Dieu, il ne suffit pas d'admettre un Dieu supérieur à tous les autres, puisque, même dans cette hypothèse, on peut, comme le faisaient la plupart des philosophes païens, l'identifier avec le monde, en faire l'âme du monde, et, tombant ainsi dans un grossier panthéisme, se trouver, en reconnaissant un Dieu supérieur, à mille lieues de la connaissance du Dieu véritable. Ces réflexions l'amènent naturellement à réfuter l'abus qu'on a voulu faire d'un passage obscur du saint docteur, qui doit être expliqué nécessairement dans le sens de tant d'autres assertions claires et nettes, sur lesquelles il ne peut rester aucune espèce de doute; or cette explication n'est pas difficile, puisque saint Augustin dit seulement que Dieu, en tant que créateur, n'est pas *entièrement* (*omninò*), *absolument* (*penitùs*), *en toute manière* (*omni modo*), inconnu à l'esprit de l'homme, à moins qu'il ne soit arrivé au dernier degré de la dépravation. Autre chose est avoir une idée distincte du vrai Dieu et de ses perfections, autre chose est admettre en général une divinité, dont on fausse l'essence, et dont on dénature les attributs. Ainsi doit être expliqué ce passage, pour ne pas mettre le plus grand docteur de l'Eglise en opposition avec lui-même, et, s'il restait quelque incertitude sur l'interprétation de ce fragment, ne serait-il pas plus sage de s'en rapporter à tous les ouvrages de saint Augustin et à ses ouvrages les plus profondément médités, qu'à un petit nombre de paroles, puisées dans un entretien familier, où l'on ne mesure pas toujours ses termes avec la même précision?

On voit par ce court aperçu, que le livre de M. Justamond est un livre grave, solide, concluant, qui s'adresse aux hommes éclairés et susceptibles de raisonnement. Il est impossible de le lire attentivement sans être surpris que des esprits, sages sous tout autre rapport, aient pu se laisser éblouir, ou plutôt aveugler, par un faux système.

Ce livre est terminé par plusieurs notes, parmi lesquelles on remarquera particulièrement la seconde, où M. le chanoine d'Avignon

relève avec beaucoup de justesse le style de M. Rohrbacher ; la troisième, où il venge saint Augustin de l'accusation d'erreur sur la grâce ; et la sixième, où il observe avec raison qu'il y a pour lui, et pour tout autre avec lui, un acte de courage à affronter une polémique orageuse, où on ne manquera pas de l'accabler sous un déluge d'épithètes plus ou moins insultantes, dans des brochures et des journaux malheureusement connus pour de fâcheuses exagérations. Nous regrettons que M. Justamond ait quelquefois lui-même donné prise à ce genre de discussion, qui s'éloigne un peu trop de la courtoisie française et de la charité chrétienne, dans certains passages qui sentent l'amertume, et peuvent irriter plutôt que convertir. Il applaudit à la critique sage et modérée de la *Bibliographie catholique.* C'est un éloge que nous sommes heureux d'opposer à ceux qui auraient été tentés de nous taxer de rigueur. Dire la vérité, et, par l'exposition de la vérité, prémunir ceux qui pourraient s'égarer, c'est là notre unique but, comme le désir unique de tous les défenseurs de la religion, particulièrement, nous n'en doutons pas, de M. l'abbé Justamond, qui rendra un véritable service à l'Église en continuant ces savants extraits, et en achevant de mettre dans tout leur jour les égarements de l'idolâtrie, dont, chose étonnante, des ministres de Jésus-Christ voudraient se faire aujourd'hui les panégyristes, ou du moins les avocats.

A.-B.-C.

56. **ORIGINE** (DE L') **ET DE LA RÉPARATION DU MAL**, par M. l'abbé ACTORIE, supérieur de l'institution de Feysin. — 1 vol. in-8° de XXIII-549 pages (1846), chez Chanoine, à Lyon ; — prix : 7 fr. 50 c.

On ne peut se dissimuler que l'empire du christianisme sur les esprits s'affaiblit de jour en jour. On trouve même des hommes graves qui, non contents de ne pas croire à la divinité de notre religion, regardent sa chute comme inévitable et prochaine. En réfléchissant à cet étrange phénomène, M. l'abbé Actorie a cru que l'assurance des philosophes repose principalement sur les inconvénients qu'ils s'imaginent apercevoir dans la solution donnée par le christianisme à la question du mal, et il a voulu la discuter de nouveau. — La question du mal, en effet, est la question capitale à laquelle se rattachent toutes les autres, et en particulier celles qui, de notre temps, paraissent préoccuper plus vivement les esprits : la religion, la morale, la politique, la science sociale, la philosophie, la

littérature même, doivent être anéanties profondément et d'une manière fatale si les philosophes triomphent; tout, au contraire, serait affermi par leur défaite. — L'objet de cet ouvrage, ainsi envisagé, est donc d'une grande importance philosophique et religieuse. — L'auteur l'a divisé en trois livres. Dans le premier il examine si, comme le prétendent les incrédules, le christianisme oblige à croire à la prédominance du mal sur le bien dans la création; dans le second il recherche les raisons que Dieu a eues de permettre le mal; dans le troisième il montre par quels moyens la Providence a limité l'étendue du mal. Dans les trois livres, et dans le second surtout, il parle avec étendue de la réparation. — Mais il ne se borne pas à justifier le christianisme, il montre en même temps l'impuissance et le danger des doctrines philosophiques, en sorte qu'il arrive à établir que la question du mal fournit la démonstration la plus triomphante de la divinité du christianisme et la plus accablante réfutation des systèmes anti-chrétiens. — On demeure convaincu, après avoir lu ce travail, qu'avec le christianisme le bien l'emporte immensément sur le mal, que le mal est nécessaire à la production du bien, et que ce mal nécessaire a été restreint autant que possible par la Providence; tandis qu'avec la philosophie, le mal, supérieur au bien, a été permis sans raison, sans contrepoids, sans remède et sans limite. — Ce rapide et bref exposé a déjà fait comprendre que ce livre traite des questions d'une trop haute portée pour s'adresser indifféremment à tous les lecteurs. Il ne peut convenir qu'aux hommes graves, habitués aux lectures sérieuses, qui aiment à réfléchir, à méditer, et qui sauront apprécier la valeur des preuves, ne pas confondre des opinions avec des articles de foi, ce qui est incontestable avec ce qui peut être discuté. Ils trouveront dans ce volume un enchaînement de preuves remarquables, des vues nouvelles souvent saisissantes par leur justesse, une discussion soutenue avec force et logique, beaucoup de rectitude dans les idées, d'exactitude dans ce qui tient au dogme, de piété dans l'ensemble et dans les détails. — Conseillé avec prudence, lu sans prévention et sans parti pris, ce volume produira le bien qui est dans les vœux de son estimable auteur, et contribuera, nous l'espérons aussi, à ramener quelques esprits égarés par les faux systèmes et les décevantes illusions du philosophisme du XVIII[e] siècle renouvelé dans le XIX[e].

panthéistes et déistes, ce sont des amplifications de détail qui ne tiennent pas au fond de la doctrine ; mais que d'autres passages aussi explicites témoignent, au contraire, de l'orthodoxie de l'écrivain. Nous ne connaissons, nous, que la charité de la vérité, et nous le disons : si ces passages ne sont que des amplifications de détail, le chef de la philosophie moderne aurait dû ou les supprimer depuis longtemps, ou les expliquer clairement pour dissiper les alarmes du clergé et des catholiques, et pour ne plus donner lieu à des interprétations dangereuses, qui font de la philosophie, dans la plupart des écoles publiques, un enseignement déplorable. Or, c'est ce que le chef de l'éclectisme n'a pas encore fait. — Malgré cette observation, nous pensons que les professeurs n'hésiteront pas à conseiller ce *Cours élémentaire* à leurs élèves quand ils en auront pris connaissance par eux-mêmes.

Z.

97. **DÉFENSE DE CLÉMENT XIV ET RÉPONSE A L'ABBÉ GIOBERTI**, par J. Crétineau-Joly. — 1 vol. in-8° de VIII-106 pages, chez Mellier frères ; — prix : 2 fr.

S'il est une chose vraiment funeste aux intérêts de la cause catholique, c'est la guerre beaucoup trop vive que se font quelquefois des écrivains attachés de cœur à la même foi, lorsque l'un a pu blesser les petites préférences ou les opinions particulières de l'autre. La défense de la religion se trouve ainsi changée en querelle personnelle, et, quand la guerre étrangère est aux portes, la guerre civile, s'obstinant à ne pas céder, menace en quelque sorte de les ouvrir à l'ennemi. *Cumque superba foret Babylon spolianda tropæis Ausoniis.... Bella gerit placuit nullos habitura triumphos.* Pourquoi donner de temps en temps à nos adversaires ce spectacle qui réjouissait si fort Julien l'Apostat, et que le perfide ne manquait jamais de provoquer? M. Crétineau-Joly, dans son *Clément XIV et les Jésuites*, avait révélé des faits inconnus, jugé, pièces en main, les auteurs de la destruction de cet Ordre, et relevé les vaincus par une explication irréfutable de la conduite des vainqueurs. Les ennemis des Jésuites en ont été exaspérés, cela se conçoit ; on n'accepte jamais de bon cœur, ni même avec résignation, quand on n'est pas chrétien, une défaite irréparable. Mais, en même temps, un certain nombre de catholiques ont été contrariés de ces révélations, les uns par attachement aux familles royales, les autres par respect pour le caractère des car-

dinaux, ceux-ci par la crainte que la faiblesse de Clément XIV ne rejaillît, ce qui n'est pas possible, sur le saint Siége, ceux-là enfin par une certaine affection pour les Jésuites, qui eussent eux-mêmes préféré n'être pas ainsi relevés des conséquences de leur suppression. De là diverses attaques plus ou moins passionnées, de là aussi la réponse de M. Crétineau-Joly dont nous rendons compte ici. Violemment provoqué, l'auteur réplique avec beaucoup d'amertume; nous reconnaissons volontiers qu'il a raison au fond; nous regrettons, et nous le disons franchement, que dans la forme il n'ait pas conservé le calme de la raison, et qu'il tombe quelquefois trop dans les personnalités. On l'a poussé à bout en allant jusqu'à relever et à lui imputer des fautes d'impression qui échappent inévitablement au plus habile correcteur d'épreuves; les esprits les plus connus par leurs extravagances lui ont jeté le titre de *pontificide;* nous aurions souhaité qu'il se fût contenté de rire de ces puérilités. Mais cela ne nous empêche pas de déclarer que sa brochure doit être lue; que quiconque a connu les attaques doit connaître la défense, et que ceux qui veulent s'instruire à fond de l'affaire des Jésuites trouveront encore ici de nouveaux documents, et surtout des arguments nouveaux. M. Crétineau-Joly répond aux craintes de M. Lenormant, aux plaintes de M. Mœller, aux invectives de l'abbé Gioberti. La plus grande partie de la brochure contient la réfutation de ce dernier. — Les adversaires ont nié ou suspecté l'authenticité des pièces citées par M. Crétineau-Joly; l'auteur avertit ses adversaires et le public que les originaux de ces pièces, qu'il a trouvées le premier, sont déposés chez son libraire, et que le premier venu sera admis à les vérifier. On ne peut apporter plus de bonne foi dans la discussion; nous invitons instamment ses contradicteurs à l'imiter.

X.

98. **DÉLASSEMENTS UTILES** (LES), contenant l'*Ile de Madère, Lucile de Saint-Albe*, la *Vieille table, Cédric le Gaulois*, les *Contes de la caravane*, etc., par Alexandre DE SAILLET, chef d'institution. — 1 vol. grand in-8° de 368 pages, illustré de 17 gravures à deux teintes (1847), chez Lehuby; — prix : 7 fr.

Ce volume se compose de plusieurs récits instructifs et pleins d'intérêt. C'est d'abord l'*Ile de Madère*. L'auteur accompagne un jeune Anglais, malade de la poitrine, dans cette île, la *Nice et l'Italie des Anglais*, qui y vont chercher une santé qu'ils y trouvent souvent,

comme le jeune malade de cette charmante Nouvelle. Arrivés à Madère, les voyageurs prennent un guide dont l'instruction et l'originalité animent singulièrement l'histoire de sa vie, qu'il raconte avec toute la vivacité de couleur et la grâce de style que M. de Saillet sait lui donner. Ce récit de la *Découverte de Madère* est un petit roman, mais un roman que la jeunesse de la classe instruite peut lire sans nul danger, et avec un vif intérêt. Un seigneur de la cour d'Édouard III, Robert Macham, s'était retiré dans sa terre du comté de Glocester avec Annah, sa jeune épouse. Le comte de Lowanster, en guerre avec Robert, cherche à le surprendre dans une chasse, et l'aurait pris sûrement ainsi qu'Annah qui accompagnait son mari, si celui-ci ne se fût aperçu du piége de son ennemi. Robert et ses amis prennent la mer, se jettent dans un bâtiment de pirates et demandent à gagner la Tamise pour échapper au traître Lowanster et à ses gens. Mais les vents contraires et l'obscurité de la nuit égarent le pilote, et, après plusieurs jours de souffrances, de privations, de craintes de tout genre, on aborde dans l'île de Madère encore inconnue et inhabitée. Robert et Annah voulurent attendre que leurs compagnons eussent trouvé des moyens sûrs de retourner en Europe. Mais dans leurs recherches ils furent pris par les Turcs, et Robert et sa femme moururent abandonnés à Madère ; il était trop tard quand leurs amis purent envoyer à leur secours.

Les récits qui suivent sont : *Lucile de Saint-Albe*, épisode connu de la révolution de Saint-Domingue ; l'*Institution des jeunes aveugles ;* la *Vieille table*, ou l'*Homme est fait pour vivre en société.* Cette histoire fort morale prouve surtout la nécessité et les avantages de la vie de famille. L'*Héroïsme* (bien connu) *d'Ambroise de Boufflers ; un Bienfaiteur de l'enfance* (le bienheureux de la Salle) ; *Cédric le Gaulois*, tiré des *Jeunes Français de toutes les époques ;* enfin la *Caravane.* Dans les haltes de la caravane, les voyageurs qui la composent racontent des histoires relatives à leurs différents pays ; il y a de l'intérêt, de l'instruction dans toutes sans aucun danger. — Ce livre convient à tous les lecteurs, mais plus particulièrement à la jeunesse instruite, ou qui a le goût de l'instruction.

99. DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES HÉRÉSIES, *des erreurs et des schismes,* d'après *Bergier, Pluquet, saint Alphonse de Liguori, Grégoire* et les *historiens de l'Église,* continué jusqu'à nos

jours par M. l'abbé M. T. GUYOT. — 1 vol. in-8° de 364 pages (1847), chez Perisse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 3 fr. 75 c.

En tête de ce volume, nous trouvons le prospectus d'une Société formée pour la propagation des bons livres sous le titre de *Société de Saint-Victor*, et ayant pour fondateur et pour principal agent M. Collin de Plancy, dont on se rappelle la conversion si sincère et si édifiante. M. Collin de Plancy prit dès lors l'engagement de réparer, par la publication de bons livres, le mal qu'il avait pu faire en en publiant de mauvais. C'est l'accomplissement de cette promesse que nous le voyons opérer aujourd'hui par son active participation à l'œuvre de la *Société de Saint-Victor*. Cette Société commence la publication d'une *Bibliothèque approuvée*, c'est-à-dire d'une collection de volumes d'élite, dans tous les genres, comprenant un système complet de sciences et d'histoire, et un choix étendu de livres amusants. Elle se propose de reproduire tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, dans tous les temps et dans toutes les langues, écartant tout ouvrage hostile à la religion ou aux mœurs, supprimant toutes parties d'ouvrages qui offriront des doctrines répréhensibles, n'admettant que partiellement les écrivains connus par leurs écarts, et éclairant par des notes le choix qu'on donnera de leurs œuvres. Aucun de ces volumes ne sera mis en vente que revêtu de l'approbation ecclésiastique. Ce projet et ce plan, honorés des suffrages d'un grand nombre d'archevêques et évêques, ne peut que réunir toutes nos sympathies. Nous formons les vœux les plus sincères pour la bonne direction et pour le succès de la *Société de Saint-Victor*, nous suivrons ses travaux avec intérêt, et nous lui offrons notre concours empressé qui peut ne lui pas être inutile pour la propagation de ses volumes. — Parmi les ouvrages qu'elle a déjà publiés, nous mentionnons ici :

L'*Introduction à la vie dévote*, par saint *François de Sales*, texte original, imprimé en orthographe régulière. — 1 vol. in-8°; — prix : 2 fr. 50 c.

Discours sur l'histoire universelle, par *Bossuet*, édition augmentée de notes. — 1 vol. in-8°; — prix : 2 fr. 50 c.

Explication des cérémonies de la messe, avec les *Prières du matin et du soir* et les *Offices principaux*, par le P. *Lebrun*. — 1 vol. in-16, orné des figures de la messe; — prix : 1 fr. 25 c.

Vie de la sainte Vierge, par M. J. *Collin de Plancy* (V. ci-après le n° 117).

MM. Perisse frères (maisons à Lyon et à Paris) sont éditeurs de la *Bibliothèque approuvée.*

Nous rendrons prochainement un compte détaillé de quelques ouvrages déjà publiés; d'autres sont annoncés comme étant sous presse.

On nous pardonnera cette digression, si c'en est une; nous avons cru pouvoir placer ici ces détails aussi bien qu'ailleurs. Quant à l'ouvrage qui nous en a fourni l'occasion, il est peu étendu, et, par conséquent, la plupart des articles sont courts; mais ils donnent une idée claire et nette des doctrines qu'ils exposent; nous y avons remarqué de l'exactitude et de la précision. L'auteur a eu soin de faire connaître les erreurs nouvelles, telles que l'éclectisme, le panthéisme, le fouriérisme, le saint-simonisme, le sens commun, l'Église catholique allemande, l'Église française, le communisme, l'hermésianisme, etc., voir même le gallicanisme, qui se trouve ainsi classé parmi les erreurs. — L'ouvrage est approuvé par Mgr. l'évêque de Châlons.

100. ÉCLECTISME (L'), par Armand FRESNEAU. — In-8° de 144 pages (1847), au Comptoir des Imprimeurs-Unis; — prix : 1 fr. 50 c.

Dans cette brochure, divisée en deux parties, l'auteur expose d'abord, très-sainement et d'une manière assez piquante, l'origine de la philosophie française; comment, dans la personne de son chef actuel, elle s'éprit tout à coup de la philosophie allemande; comment il en advint l'éclectisme dont il porte ce jugement définitif, qui est la conclusion de son exposé : « Une philosophie qui a l'inconvénient d'*identifier Dieu avec la nature, de soumettre Dieu à des conditions supérieures à la nature divine, de ne donner aucune notion de Dieu ou d'en donner une notion contraire à la croyance religieuse*...., s'appelle en français une philosophie TRÈS-PEU RELIGIEUSE. — Une philosophie *dans laquelle il n'y a pas de place pour la nécessité pratique, pour l'obligation qui soumet les actes à la loi du devoir;* une philosophie *qui offre à beaucoup d'esprits un puissant attrait par l'exclusion de toute loi et de toute contrainte morale ou autre*...., s'appelle en français une philosophie TRÈS-PEU MORALE (p. 83). » — Dans une seconde partie, M. Fresneau montre, par de nombreuses citations, comment l'éclectisme est opposé au christianisme, à toutes les religions positives, à la religion naturelle et au sens commun lui-même. — Les professeurs et élèves

de philosophie, auxquels nous recommandons cette brochure, tous ceux qui voudront la lire avec attention, devront s'écrier avec l'auteur : « Qu'arrivera-t-il donc si l'on ne parvient pas à délivrer l'Uni- « versité de sa philosophie (p. 83)?

101. ÉCOLE D'ALEXANDRIE (DE L'), *Rapport à l'Académie des sciences morales et politiques*, précédé d'un *Essai sur la méthode des alexandrins et le mysticisme*, et suivi d'une *Traduction des morceaux choisis de Plotin*, par J. Barthélemy SAINT-HILAIRE. — 1 vol. in-8° de CXI-214 pages (1845), chez Ladrange.

L'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*. Un rapport considérable en étendue et en science a été lu à l'Académie sur ce concours par M. Barthélemy Saint-Hilaire, un des représentants les plus modérés et les plus élevés de la philosophie moderne. Ce rapport ne présente pas par lui-même matière à controverse religieuse; l'auteur expose plutôt qu'il ne discute les doctrines; il s'attache particulièrement à la méthode; d'ailleurs il passe rapidement sur les points religieux. Mais en tête de ce rapport on lit un long morceau sur le mysticisme en général et sur le mysticisme alexandrin en particulier. Après avoir montré les origines de cette doctrine et sa physionomie dans la philosophie païenne, il rapporte l'histoire de quelques mystiques chrétiens, orthodoxes et hétérodoxes. Jusqu'ici il n'y a pas grand'chose à dire. On pourrait bien relever çà et là des propositions peu exactes, des points de vue contestables; mais enfin il n'y a rien qui ne reste dans les mesures de la convenance et de la vérité rigoureuse.

Après avoir établi que la philosophie spiritualiste actuelle porte en soi le germe fécond quoique indirect du mysticisme, l'auteur ajoute : « A cette première cause, joignez-en une seconde qui, pour être « moins profonde n'en est pas moins réelle, et qui favorise le déve- « loppement de la première, c'est la réaction religieuse. *Sans doute,* « *cette réaction est fort loin d'être tout ce qu'on la croit, et elle* « *avortera, n'en doutons pas, dans les espérances exagérées qu'elle* « *a fait naître, parce qu'elles sont en pleine contradiction avec le* « *véritable esprit de notre temps.* Mais elle n'est pas, et surtout ne « sera pas sans influence. Il ne s'agit point pour le XIX° siècle d'un « *retour complet à la foi du passé, l'impossibilité ici est trop*

« *évidente.* Mais il y aura pour quelques esprits transaction et com-
« promis comme on l'a vu déjà plus d'une fois. En attendant, bien
« des âmes sont incertaines entre la religion à laquelle elles ne se
« livrent pas tout entières, et la philosophie qui convient encore moins
« à leur débilité et à leur irrésolution. Cette situation douteuse ne
« peut être que passagère ; mais elle est très-favorable au mysticisme
« qui n'impose aux imaginations que le joug quelles veulent bien se
« donner à elles-mêmes. La religion a ses lois rigoureuses et pré-
« cises ; la raison a également les siennes, et le mysticisme est un
« moyen facile d'éluder les unes et les autres, tout en satisfaisant à
« la fois et le sentiment religieux et le besoin d'indépendance (p. CV). »
Que penser de l'orthodoxie de pareils principes ? Voici cependant où en est la génération philosophique actuelle. Un grand respect pour le *catholicisme....* passé ; une belle oraison funèbre suivie d'une sorte d'exorcisme ! on le loue pourvu qu'il se contente d'avoir vécu et qu'il se laisse remplacer par la philosophie !

M. Barthélemy Saint-Hilaire, pour la science duquel nous avons d'ailleurs une véritable estime, partage non-seulement les doctrines de ses premiers maîtres, enfants mal déguisés du XVIIIe siècle ; mais il semble avoir hérité de certaines préventions vraiment inconcevables à cette époque, et nous les retrouvons toutes, si nous ne nous trompons, dans cette seule phrase : « De ces trois causes (qui peuvent « développer le mysticisme à notre époque), les deux dernières sont « extérieures à la philosophie de notre école ; *elle sait, à la fois, ce* « *qu'elle doit penser de la réaction religieuse qui s'emporte à des* « *menaces contre elle en attendant peut-être des violences,* et de « l'influence allemande qui n'entraînera jamais que des convictions « assez peu nombreuses (p. CIX). Nous ne savons pas trop quelles menaces sont les plus fortes, celles de la philosophie ou celles de la religion, ni d'où viendraient les violences ; mais il ne semble pas cependant que le catholicisme se montre si farouche et si prêt à en venir aux mains, ou à élever des bûchers pour les adeptes de la philosophie.

Nous n'avons rien à dire de la *Traduction des morceaux de Plotin,* sinon qu'elle est faite avec fermeté, élégance, et surtout avec fidélité ; mais nous devons appeler sur le livre lui-même une réserve que rendent nécessaire les principes dont il est imbu.

102. **FONTENELLE**, ou *De la philosophie moderne relativement aux sciences physiques*, par P. FLOURENS. — 1 vol. in-18 de VIII-242 pages (1847), chez Paulin; — prix : 3 fr. 50 c.

M. Flourens a entrepris une série d'études sur les grands hommes qui ont, par la philosophie, rendu des services aux sciences naturelles ou physiques. Déjà nous avons parlé de son *Buffon* et de son *Cuvier* (t. 4, p. 439). Aujourd'hui c'est Fontenelle qui va nous occuper un instant. Au point de vue scientifique, ce livre est l'éloge de la méthode expérimentale, et en cela les opinions de M. Flourens ont notre plein assentiment; au point de vue philosophique, c'est l'apothéose de Descartes par Fontenelle. La philosophie moderne relève de Descartes, cela est incontestable; nous devons beaucoup à cet immortel génie; mais pouvons-nous accepter aussi aveuglément qu'on le fait maintenant toutes ses tendances et tout son esprit? Nous voyons chaque jour les fâcheuses conséquences auxquelles ont conduit de notre temps cette réaction un peu aveugle en faveur de l'auteur de la méthode. — Fontenelle est l'un des précurseurs les plus influents de la philosophie du XVIIIe siècle; c'est celle qu'il appelle, prépare et prévoit sous le nom de *philosophie moderne;* à ce titre il attaque beaucoup la philosophie scolastique, sur laquelle il jette un superbe dédain, sans doute plus par prévention que pour l'avoir étudiée. Comme M. Flourens ne s'occupe de la philosophie de Descartes et de celle de Fontenelle qu'au point de vue scientifique, il n'attaque aucune question controversable. — Son ouvrage est comme tous ceux qu'il produit, écrit dans un style attachant et rempli d'intérêt pour tout homme qui veut être au courant du mouvement scientifique à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle.

103. **GERMAINS AVANT LE CHRISTIANISME** (LES), *Recherches sur les origines, les traditions, les institutions des peuples germaniques et sur leurs établissements dans l'empire romain*, par A. F. OZANAM. — 1 vol. in-8° de XV-428 pages (1847), chez J. Lecoffre et Cie; — prix : 6 fr.

De notre temps, l'historiographie s'est enrichie d'une branche pour ainsi dire nouvelle, nous voulons parler de l'étude des origines; avant le XIXe siècle, il est vrai, le voile des temps avait été un peu soulevé, et nos devanciers avaient quelquefois franchi les périodes classiques; mais cette partie de l'histoire n'a pris un grand développement, n'a occupé

un rang spécial que depuis peu d'années. Beaucoup de monument avaient été recueillis et publiés avec science; mais ces matériaux *attendaient* des *mains* habiles pour les *mettre* en œuvre, et pour en tirer quelques lumières. De nouvelles découvertes sont encore venues s'ajouter aux anciens trésors rassemblés par les érudits des deux derniers siècles, et ce sera certainement pour notre époque un vrai titre de gloire que d'avoir reconstitué à grands frais d'érudition l'histoire des nations européennes dès leur première apparition et avant qu'elles aient acquis ou reçu la civilisation.

Les ouvrages des Guizot, des Thierry, des Fauriel, des Ampère, des Guérard et d'autres dont il serait trop long d'épuiser la liste, ont poussé assez loin les recherches les plus ardues, mais en même temps les plus fécondes, sur les premiers temps de notre propre histoire. En cela, nous avons la gloire d'avoir excité le zèle des Allemands, et de leur avoir fourni de précieux modèles. Leurs travaux sur la Germanie ne datent guère que de trente ans, et l'initiative appartient tout entière aux frères Grimm. Leur exemple fut bientôt suivi, et de toutes parts surgirent des travaux remplis du plus haut intérêt sur tout ce qui se rattache à la Germanie avant l'invasion romaine.

Comme le dit excellemment M. Ozanam : « Des travaux si heu-
« reusement conduits ne pouvaient rester isolés. Toute l'Allemagne
« savante y voulut mettre la main. De toutes parts, de jeunes sa-
« vants s'étaient mis à creuser le sol de la patrie germanique, et,
« comme le paysan que Virgile représente labourant un champ de
« bataille, ils admiraient les débris glorieux qu'ils retrouvaient dans
« chaque sillon, et les tombes des géants dont ils étaient les fils :

« Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

« Mais l'admiration a ses dangers : à la suite des maîtres une école
« s'est formée, qui a fini par ne rien voir que de gigantesque et de
« plus qu'*humain* dans les *mœurs* de *l'ancienne* Germanie. On a vanté
« la pureté de la race allemande quand, vierge comme ses forêts,
« elle ne connaissait pas les vices de l'Europe civilisée. On n'a plus
« tari sur la supériorité de son génie, sur la haute moralité de ses lois,
« *sur la profondeur philosophique de ses religions*. Tant d'heureuses
« dispositions devaient conduire les Germains à une civilisation qui
« aurait, dit-on, surpassé les plus beaux siècles de la Grèce, si l'in-

« vasion romaine, si le christianisme, si le voisinage des peuples
« latins n'avaient détruit ces espérances, en faisant peser sur l'Alle-
« magne le triple joug de la conquête, de l'orthodoxie, et du mauvais
« exemple. Ces rêves ne sont point ceux d'un petit nombre d'anti-
« quaires fourvoyés; les esprits les plus élevés ne s'en défendent pas
« toujours (p. IV et V). »

La thèse de M. Ozanam est bien simple. Les uns soutiennent, comme on vient de le voir, que la Germanie primitive contenait en soi tout ce qu'il lui fallait pour arriver au plus haut point de splendeur, et qu'elle a été, pour ainsi dire, étiolée par le contact de la civilisation romaine et même du christianisme; les autres, au contraire, ne voyant que la barbarie et le désordre, refusent toute grandeur, tout germe spontané de puissance et de civilisation à nos ancêtres. C'est précisément entre ces deux opinions extrêmes que se place le savant professeur de la Faculté des lettres; il cherche à établir, et suivant nous, il prouve péremptoirement, à l'aide des monuments, que ces deux opinions sont également fausses et injustes, et que toutes deux contiennent une parcelle de la vérité.

Son livre se compose de deux grandes sections : 1° la Germanie avant les Romains; 2° la Germanie en présence de la civilisation romaine. Le premier chapitre est consacré à la géographie et à l'origine des Germains. Il n'est pas difficile de comprendre dès ce premier chapitre à quelles conclusions aboutiront toutes les recherches de M. Ozanam : les nombreuses nations habitant la Germanie sont toutes parties de la souche commune; toutes elles ont puisé aux traditions primitives; toutes elles ont conservé quelques traits plus ou moins défigurés de cette révélation divine qui n'a fait défaut à aucun peuple venant en ce monde; germe fécond de vie et de civilisation que le temps conserve et fait éclore lorsque les desseins de la Providence le réclament.

Le doute n'est plus permis après toutes les preuves fournies par M. Ozanam, et tirées de la religion, des lois et des monuments littéraires; cette thèse revient à chaque page sous la plume de l'historien, il semble même, au premier abord, que ce soit la seule qu'il veuille défendre; mais, en pénétrant plus avant dans l'étude de son livre, on reconnaît bientôt que c'est un résultat secondaire, mais admirable d'un travail dont le but est, pour ainsi dire, plus élevé, puisque l'auteur veut établir la nécessité de l'intervention du christianisme

pour élever la Germanie au rang qui lui était assigné dans les décrets de la Providence.

Le chapitre sur la religion est sans contredit le plus complet et le plus riche de vues nouvelles, appuyées sur une érudition discrète, mais sûre, toujours puisée aux sources les plus pures; érudition tout ensemble solide et attrayante, soutenue mais non point déparée par les citations. Voilà comme la science, se dégageant d'impénétrables obscurités, et secouant un pénible échafaudage, répand au loin et popularise les faits et les idées qui doivent servir à instruire et à éclairer les hommes.

Après l'étude de la religion, vient celle des lois que M. Ozanam résume dans les quelques phrases suivantes : « Ainsi l'unité de la race « indo-européenne, prouvée par les migrations des peuples, par la « comparaison des mythologies, résulte encore du rapprochement « des lois.... C'est un grand spectacle, en des temps si anciens et si « voisins des origines du monde, de trouver déjà les idées maîtresses « des affaires, les vérités invisibles soutenant les choses visibles, « l'État gouverné par la pensée de Dieu, la famille par le souvenir « des morts, l'homme par l'intérêt de son âme. Ce sont des croyances « bien profondément enracinées que cette inexplicable représentation « du père par ses descendants, cette souillure de l'enfant nouveau-né, « cette déchéance de la femme, qu'on retrouve au fond de toutes les « sociétés antiques. Mais dans toutes, on voit aussi les instincts « violents qui résistent à l'effort de la loi et qui poussent les peuples « à la barbarie. Partout l'oppression des faibles, l'appel aux armes, « et l'homme cherchant la liberté dans la vie errante. On a demandé « quel était le plus ancien, de l'état d'indépendance ou de l'état de « société. Maintenant je crois pouvoir dire que tous deux sont aussi « anciens que le monde, parce que tous deux ont leur principe dans « les dernières profondeurs de la nature humaine, qui veut être libre, « mais qui ne supporte pas la solitude (p. 151). »

Nous ne savons si notre jugement est fondé, mais nous avons le droit de faire cette critique, et il nous semble que le chapitre où l'auteur expose le mécanisme des langues du Nord, quoique conçu d'après un très-bon plan, ne présente pas, dans son développement, tous les résultats importants de la philologie moderne, surtout en ce qui touche la comparaison des langues du Nord avec les langues orientales. Nous n'avons pas rencontré des notions assez précises sur les

alphabets runiques et sur les monuments de cette langue à moitié hiéroglyphique. L'ouvrage de Hikesius et Wanlesius sur les anciennes littératures septentrionales, et, comme point de comparaison, celui de Gesenius sur la langue phénicienne, eussent fourni à M. Ozanam des documents dont il eût pu tirer un grand parti, sinon pour modifier, du moins pour affirmer et pour étendre ses conclusions.

Nous regrettons aussi que le savant auteur n'ait donné aucune attention à ce qui, chez les Germains, remplaçait les sciences et les arts; par exemple, il n'eût pas manqué de recueillir quelques renseignements utiles sur la médecine, plus ou moins grossière à cette époque; nous aurions voulu trouver aussi quelque chose sur l'extérieur de ces peuples, si étranges pour les Romains que Pomponius Mela disait d'eux: *Immanes animis atque corporibus*, épithètes répétées par Tacite et César.

La poésie des Germains a fourni à M. Ozanam des tableaux variés, des citations pleines de mouvement et de nouveauté, et de plus une partie didactique fort instructive. Il était difficile d'apporter à la fois plus de science et plus d'intérêt dans l'étude de la versification et de l'espèce de métrique des peuples primitifs. Les sujets les plus arides prennent un charme véritable sous la plume de l'auteur; on oublie qu'on lit un ouvrage historique; il semble qu'on ne fasse que se délasser, et l'on recueille une instruction solide et toute nouvelle.

La seconde section du livre de M. Ozanam a une physionomie particulière, grave et forte: elle renferme l'étude des progrès de la civilisation romaine dans la Germanie et des résistances longtemps invincibles que lui opposèrent les Germains, tant que le christianisme ne vint pas la soutenir en la transformant. La première partie du livre que nous analysons tient, à la fois, de l'histoire et de la littérature; cette seconde est tout entière historique. Ce n'est pas à dire que l'écrivain disparaisse pour faire place à l'annaliste; ces pages sont, à notre avis, un modèle du genre aussi bien pour la sûreté des vues et la précision des idées, que pour l'élégance et la fermeté de l'exposition.

Il est un fait que M. Ozanam a mis particulièrement en lumière, et qui nous montre clairement les desseins de la Providence sur les peuples germains, c'est la résistance que le paganisme romain éprouva toujours invinciblement quand il voulut s'imposer aux barbares; on remarque, au contraire, que ce sont les Romains qui reçoivent et

adoptent une partie de la théologie des peuples qu'ils ont vaincus ; phénomène étrange, qui tient au caractère même de la religion chez les deux peuples, et qui eut, pour l'un comme pour l'autre, des résultats que Dieu seul pouvait préparer et assurer.

Nous nous arrêtons en faisant à nos lecteurs l'annonce que ce volume sera bientôt suivi d'un autre sur la Germanie chrétienne : celui-ci fera désirer le second.

104. HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE, par J. SIMON. — 2 vol. in-8° de 602 et 692 pages (1845), chez Joubert.

L'histoire de l'école d'Alexandrie est à la mode depuis quelques années ; on en comprendra facilement les raisons : la première, mais non pas la plus importante, c'est la nouveauté du sujet, qui, jusqu'à présent, n'avait pas été traité *ex professo ;* la seconde, et nous la regardons comme fort entraînante pour quelques écrivains, c'est qu'on trouve matière à attaquer indirectement le catholicisme en cherchant à montrer qu'une partie de ses doctrines provient de cette école ou du moins de la même source qu'elle. Enfin, le troisième motif de prédilection, c'est que l'école d'Alexandrie est, sous quelques rapports, à la philosophie ancienne ce qu'est l'école éclectique actuelle à toute la philosophie, et particulièrement à la philosophie moderne.

Outre celui de M. Matter qui date déjà de plusieurs années, deux ouvrages viennent de paraître ; ils ont à peu près la même origine, ils traitent naturellement des mêmes sujets, ils poursuivent le même but, reposent plus ou moins ouvertement sur les mêmes principes, par conséquent ils gagneront à être étudiés l'un à côté de l'autre.

L'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours l'histoire de l'école d'Alexandrie. M. Simon, malgré tous ses efforts, n'a pas présenté son travail à temps ; ne pouvant partager le prix, il veut au moins ne pas perdre l'honneur de la publicité. Compétiteur plus heureux, M. Vacherot est couronné par l'Institut, et publie les deux premiers volumes de son travail : voilà pour l'origine. Quant au but, c'est de faire connaître historiquement et dogmatiquement une école fameuse, mais dont les doctrines ont été jusqu'à présent enveloppées d'assez d'obscurité ; école qui a subsisté près de quatre siècles comme le dernier effort du paganisme occidental et oriental contre le christianisme. Elle compte comme chefs des hommes considérables et d'une portée d'esprit plus qu'ordinaire : Plotin d'abord,

qui passe ordinairement pour le fondateur de l'école d'Alexandrie, puis Porphyre, Jamblique, Julien, enfin Proclus et d'autres plus obscurs. C'est de la biographie de ces philosophes et de l'exposition critique de leur doctrine que se composent, en grande partie, les ouvrages de MM. Simon et Vacherot. — Quant aux principes sur lesquels s'appuient ces messieurs pour leur appréciation, ils peuvent être les mêmes au fond, mais pour la forme nous devons faire une grande distinction. M. Simon, qui paraît avoir moins approfondi les doctrines philosophiques que M. Vacherot, semble mieux instruit de ce qui concerne les origines du christianisme; il a plus nettement reconnu que la formation de ses dogmes et de sa morale est antérieure à la fondation de l'école d'Alexandrie; il expose avec une certaine chaleur et une admiration réelle les commencements et les progrès du christianisme. On lit même cet aveu remarquable qu'au concile de Nicée les dogmes furent établis conformément à l'Écriture et à la tradition (t. 1, p. 154), et cette autre phrase: « Le christianisme, « universellement connu, était désormais au-dessus de la calomnie; « tout le monde pouvait comparer la simplicité majestueuse de ses « dogmes, la sainteté de sa morale, les vertus exemplaires de ses « pontifes avec les impuretés du culte de Vénus et de Cybèle et les « vices de leurs prêtres. » Julien est présenté sous un jour très-vrai: « Sa persécution, dit l'auteur, ne fut pas sanglante comme celle de « Dioclétien, mais rusée comme celle d'un sophiste grec; elle n'en « fut ni moins habile ni moins redoutable (p. 164). — Ce qui efface « toute cette gloire (de Julien), est-il écrit ailleurs, c'est la guerre « perfide et cruelle qu'il entreprit contre la religion chrétienne (t. 2, « p. 290). » Toutefois, M. Simon parle trop des convictions de Julien (voyez entre autres t. 2, p. 321). Ce philosophe était plus passionné contre le christianisme que convaincu de la vérité du culte qu'il voulait restaurer. Ne croyant pas plus à l'arianisme qu'au catholicisme, cet empereur pontife, méchant et railleur, protégeait secrètement les ariens contre les catholiques. On a vu également les philosophes (et qui ressemble plus à Julien que les philosophes du XVIIIe siècle?) soutenir le protestantisme où les sectes dissidentes contre l'orthodoxie, tant le besoin de protéger l'erreur contre la vérité et d'affaiblir la seconde par ses luttes avec la première est innée dans le cœur de certains philosophes.

Nous remarquons que les pages 168 et 169 sont empreintes d'un

manque à cet ouvrage, ni la science, ni la piété, et nous ne saurions trop remercier les éditeurs qui ont répandu et répandent encore avec profusion ce chef-d'œuvre du savant bénédictin, dont nous avons donné le nom dans notre dernier article. Puisse cette publication être aussi utile à l'œuvre pieuse en faveur de laquelle elle a été faite, qu'elle le sera pour ceux qui seront en état de la lire, de la comprendre, et surtout de mettre en pratique les grands et sublimes conseils qu'elle renferme.

A.-B.-C.

116. THÉORIE MORALE DU GOUT, ou *Le goût considéré dans ses rapports avec la nature, les beaux-arts, les belles-lettres et les bonnes mœurs,* par J.-B.-F. DESCURET, docteur ès-lettres et docteur en médecine de l'Académie de Paris, etc., auteur de la MÉDECINE DES PASSIONS. — 1 vol. in-8° de VI-430 pages (1847), chez Perisse frères, à Paris et à Lyon; — prix : 6 fr.

On parle beaucoup de goût, on a beaucoup écrit sur cette matière, et rien peut-être n'a été plus diversement et moins bien défini; rien surtout n'est plus rare que le bon goût. L'auteur de la nouvelle théorie dont nous parlons s'est proposé de chercher une notion exacte du beau et du bon goût, d'en trouver un critérium tout à la fois facile dans son application et fécond dans ses résultats. Dans ce but, après une courte analyse des facultés de l'âme, et une étude comparée du goût physique et du goût intellectuel, d'où ressort avec beaucoup de clarté le rapprochement et la différence de l'un et de l'autre, il considère successivement le goût aux diverses époques de l'histoire, chez les différents peuples, dans chaque individu, enfin dans l'universalité des époques, des nations et des individus. Après cet examen, il arrive au résumé suivant que nous reproduisons comme une analyse fidèle de son livre, et pouvant en donner l'idée la plus exacte :

« Il y a deux sortes de goût, dont l'étude parallèle jette un grand « jour sur une des questions les plus controversées dans la littérature « et dans les arts. Le *goût physique* est le *sens* chargé de discerner « la saveur des aliments, tandis que le goût intellectuel doit être « défini : *le sentiment appréciateur des productions de la nature et* « *de l'art.*

« Ces deux goûts sont, chacun dans son domaine, une faculté na- « turelle, perfectible, altérable, variable selon l'âge, le sexe, la con- « stitution, le caractère, le climat, les saisons, les époques, les

« nations, les individus, la civilisation, les mœurs, l'esprit de parti, « la mode, l'habitude ; ils varient encore chez le même individu, avec « l'état de sa santé, les maladies qu'il éprouve, les passions qui l'agi- « tent, etc.

« Au milieu de ce flux et de ce reflux de causes diverses qui ten- « dent sans cesse à modifier l'homme, et qui, par suite, rendent la « théorie du goût et du beau si difficile, il nous a fallu simplifier la « question ; et, pour y parvenir, nous avons successivement observé « le goût aux différentes époques de l'histoire, chez les différents « peuples, chez les individus ; puis enfin nous avons cherché s'il « n'existe pas sur cette matière un accord universel des époques, des « peuples et des individus. Cet accord trouvé, nous sommes logique- « ment arrivé à la conclusion suivante : le goût des époques étant « *variable*, le goût national *partial*, le goût individuel *mobile à « l'infini*, le goût universel *invariable*, le bon goût ne saurait être « autre chose que le goût universel, c'est-à-dire l'appréciation géné- « rale, puis la reproduction la plus fidèle des beautés de la nature, « envisagée comme un faible reflet de l'éternelle vérité, du souverain « bien, de l'éternelle beauté.

« Quant à la différence qui existe entre le *beau* et le *bon goût*, la « voici : le beau est l'éclat du vrai et du bien, qui plaît toujours et « partout ; le *bon goût* n'est que l'appréciation et la conservation de « cette beauté universelle (p. 240). »

Si cette théorie n'est pas la dernière, tous les lecteurs reconnaîtront du moins qu'elle est aussi sage que sensée, et que l'auteur s'est montré observateur habile, penseur profond, moraliste chrétien, écrivain exercé, et en tout homme de bon goût. Nous recommandons l'étude de son livre au littérateur, au moraliste, à l'artiste, au philosophe.

117. VIE DE LA SAINTE VIERGE (LA), *mère de Dieu ;* ensemble la *Vie de saint Joseph*, par J. COLLIN DE PLANCY. — (*Bibliothèque approuvée*). — 2e édition ; 1 vol. in-16 de 332 pages orné de 14 gravures (1846), chez Perisse frères, à Lyon et à Paris ; — prix : 1 fr. 25 c.

Ce qui nous plaît dans cette *Vie de la sainte Vierge*, et nous porte à la recommander de préférence à quelques autres, c'est qu'on y a conservé assez bien l'esprit de l'Évangile et cette sorte de réserve qu'il garde au sujet de la sainte Vierge. Pourquoi, en effet, vouloir réformer ce que l'Esprit saint lui-même a dicté, et faire comme une sorte de

roman de la vie la plus simple comme la plus angélique? M. Collin de Plancy s'est surtout appuyé sur le récit évangélique, et s'il y a joint quelques pieuses traditions, rapportées par les Pères les plus vénérés, il l'a fait avec discrétion, malgré un certain penchant qu'il avoue, distinguant quelques faits merveilleux de ce qui est admis par la sainte Église. Nous aimons les pieuses légendes, mais nous voulons aussi le naturel et la simplicité de la vérité dans ce qui est presque divin. — La vie de saint Joseph se trouve naturellement mêlée à celle de la sainte Vierge. — A la suite on a donné comme appendices le petit office de l'immaculée Conception, des Méditations de saint Liguori, et quelques Exercices de piété en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Joseph. Quelques Cantiques mis à la fin nous semblent un hors-d'œuvre, parce qu'ils se trouvent déjà et plus à propos dans tous les recueils spéciaux. — Ce livre est encore recommandé par deux approbations épiscopales.

REVUE DES ROMANS NOUVEAUX.

118. Batard de Mauléon (le), par Alexandre *Dumas*. — 9 vol. (1847-48). — Les derniers volumes de cet ouvrage, commencé en 1846, viennent de paraître sous le millésime de 1848. C'est encore un roman historique, dont le sujet est la grande lutte de Pierre le Cruel et de Henri de Transtamare son frère. Mais pourquoi, dira-t-on, le titre de Bâtard de Mauléon? Parce que le chevalier, sire de Mauléon, s'était joint à Duguesclin et à Henri de Transtamare pour détrôner Pierre le Cruel, et qu'il est le héros de l'intrigue passionnée qui se déroule au milieu de ces grands intérêts historiques. — Mauléon est venu en aide au grand maître don Frédéric, pour le sauver de la vengeance de Pierre le Cruel, son frère. Pierre, voulant vivre publiquement avec Maria de Padilla, sa concubine, éloigne la reine Blanche de Bourbon, son épouse, et la fait retenir prisonnière dans une de ses forteresses. L'ambitieuse Maria, sans avouer ses prétentions au trône, cherche à perdre la reine, l'accuse de relations coupables avec le prince Frédéric, et le roi ordonne sa mort, attire le grand maître dans un piége et le fait massacrer sous ses yeux, sans que l'ingénieux

parle sans cesse de *Notre-Dame* d'Aurai. Ce n'est point à la sainte Vierge, mais à *sainte Anne*, sa mère, qu'est consacré le célèbre pèlerinage près d'Aurai, en Bretagne. — A part cette remarque, ce récit est fort attachant, et, si le fond n'en est pas historique, il porte au moins le naturel et tous les caractères de la vérité.

131. MARIE EUSTELLE, ou *la Fervente adoratrice du saint Sacrement*, par l'auteur des *Essais pratiques*. — 2 vol. — La vertu qui fait les saints, une piété exemplaire, sont, grâces à Dieu, de tous les temps et de toutes les conditions. Marie Eustelle en est un nouveau et touchant exemple. Née le 19 avril 1814, et morte le 29 juin 1842, cette sainte fille nous est on ne peut plus contemporaine; sa condition était des plus obscures, ayant reçu le jour d'un simple ouvrier couvreur. Sa vie n'en est pas moins des plus admirables; il n'y a que Dieu qui puisse former, en dehors de toute ressource humaine, une personne aussi remarquable par l'élévation de son esprit et de ses sentiments. Ce qu'on distingue surtout en elle, c'est une humble docilité, un grand attrait pour une vie pénitente et mortifiée, une ardente dévotion envers le très-saint Sacrement. A la suite du détail de sa vie, on cite d'assez nombreux extraits de ses pensées et de ses sentiments. Ce qu'on en donne ici n'est qu'un abrégé d'un ouvrage plus considérable, publié il y a quelques années en deux volumes in-8°, et dont l'édition se trouve déjà épuisée. Ce petit livre édifiera tous les lecteurs et particulièrement ceux qui aspirent à une plus grande piété.

132. VIE DE SAINTE BATHILDE, *reine de France*. — 1 vol. — Ce volume est ce que peut être la vie d'un saint personnage renfermée dans des limites étroites, c'est-à-dire simple mais édifiant.

historique de leur vie et un *Examen critique de leurs livres*, par M. l'abbé ***, membre de plusieurs sociétés savantes;

2° De l'INDEX *des livres défendus par la sacrée Congrégation de ce nom, depuis sa création jusqu'à nos jours;*

3° Des PROPOSITIONS CONDAMNÉES *par l'Église depuis l'an* 411 *jusqu'à présent;*

4° De la *Liste complète des* OUVRAGES CONDAMNÉS *par les tribunaux français,* avec le *Texte des jugements et arrêts tirés du* MONITEUR; publié par M. l'abbé MIGNE. — 2 vol. in-4° de 1,228 et 1,420 colonnes (1847), aux ateliers catholiques du Petit-Montrouge; — prix : 16 fr.

Il nous était difficile de ne pas reproduire à peu près intégralement les titre et sous-titre de ces deux volumes pour indiquer au moins les matières qu'ils contiennent; et n'est-ce pas déjà donner une juste idée de leur importance et de leur utilité? Le *Dictionnaire des hérésies* est un ouvrage des plus estimés dans son genre, et on ne peut en prononcer le titre sans que le nom de son auteur ne vienne aussitôt s'y joindre dans la pensée de tout lecteur instruit. C'est un travail remarquable par l'étendue des recherches, par la sagesse de la critique, par la méthode, le jugement, la précision et la clarté, fort utile, si l'on n'ose dire nécessaire, pour acquérir une connaissance complète des égarements de l'esprit humain et des doctrines erronées contraires surtout à la vérité catholique; c'est un résumé clair et facile à consulter de l'histoire ecclésiastique au point de vue des hérésies. Le savant auteur avait à choisir entre deux méthodes : suivre l'ordre des temps, comme dans une histoire, ou faire de chaque hérésie et de tout ce qui s'y rattache l'objet d'un article distinct. La première méthode, plus agréable à l'imagination, lui a paru moins avantageuse que la seconde, qui permet au lecteur d'arrêter plus distinctement son esprit sur chaque hérésie, d'en saisir la nature et les caractères. — Ce *Dictionnaire* est précédé d'un discours préliminaire, qu'on peut diviser en deux parties, et où l'auteur recherche d'abord quelle a été la religion primitive des hommes, chez quels peuples elle s'est conservée, les changements qu'elle a subis jusqu'à l'établissement du christianisme; il examine en même temps les causes de ces changements ainsi que les effets qui en ont résulté. Puis, à partir de l'origine de la religion chrétienne, l'abbé Pluquet fait de chaque siècle comme une époque où il considère les mœurs, les idées, les principes philosophiques de ce siècle, et il fait sortir de ces causes les

hérésies et les sectes qui ont désolé l'Eglise à cette époque, leur influence sur les lettres, les sciences, la morale, et sur les États politiques eux-mêmes. Ce discours ferait à lui seul un très-bon ouvrage.

Nous parlions dans notre précédente livraison (V. p. 156) d'un *Dictionnaire des hérésies* qui n'est qu'un abrégé, et comme tel ne manque pas de quelque mérite, mais qui ne saurait être mis en comparaison avec l'ouvrage de Pluquet, reproduit intégralement par M. l'abbé Migne. Un ancien professeur de théologie, M. l'abbé Claris, s'est chargé de le revoir et de le compléter par 400 articles nouveaux, distingués des autres par des astérisques, et relatifs soit à des omissions à l'ouvrage primitif, soit aux erreurs que la fin du dernier siècle et la première partie du nôtre ont vues naître. Il a également continué jusqu'au XIXe siècle inclusivement, et sur le même plan, le discours préliminaire. Nous devons dire que ces additions, loin de déparer l'ouvrage de Pluquet, le complètent avantageusement.

Le *Dictionnaire des hérésies*, qui occupe encore deux cent quarante-six colonnes du second volume, est suivi du *Dictionnaire des jansénistes*. On connaissait antérieurement la *Bibliothèque janséniste*, ou *Catalogue alphabétique des principaux livres jansénistes ou suspects de jansénisme*, etc., par le P. de Colonia, livre qui eut plusieurs éditions avec des additions et corrections; il fut postérieurement refondu et augmenté encore par le P. Patouillet, et deux fois réimprimé sous le titre de *Dictionnaire des livres jansénistes, ou qui favorisent le jansénisme*. Les deux auteurs qui ont concouru à sa rédaction, accoutumés à faire une guerre bien légitime, sans doute, au jansénisme, sont accusés d'avoir poussé le zèle jusqu'à infliger la tache de cette hérésie soit à des auteurs estimables, soit à des livres qui en étaient exempts, et, pour cette raison, leur livre fut mis à l'*index* à Rome. — Le travail publié par M. Migne n'est pas une simple reproduction du précédent. On a pu remarquer dans le titre une variante qui indique déjà en quoi diffère l'ouvrage nouvellement édité. Ce sont les auteurs qu'on y a classés par ordre alphabétique, avec des détails biographiques qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage du P. de Colonia ou du P. Patouillet. On leur a beaucoup emprunté pour la partie bibliographique, mais en adoucissant quelquefois leur jugement, en supprimant des livres exempts de jansénisme, y en substituant d'autres entachés de cette hérésie. Valait-il mieux conserver l'ordre alphabétique pour les ouvrages, suivant les anciennes édi-

tions, ou l'adopter pour les auteurs eux-mêmes comme on l'a fait ici? Le choix de l'une ou l'autre méthode peut paraître indifférent; cependant, puisqu'on a donné à la fin du volume une liste alphabétique de ces auteurs, nous sommes de l'avis de quelques personnes qui pensent qu'on aurait dû y joindre pour les ouvrages une seconde table, sans laquelle les recherches deviennent difficiles pour les livres qui ne portent pas ou dont on ignore le nom des auteurs. — Nous croyons devoir ajouter une observation qui nous est personnelle. En parlant du *Traité de l'espérance chrétienne* du P. Vauge, on se borne à citer quelques lignes d'une Revue intitulée la *Voix de l'Église*, qui contredit le jugement émis par la *Bibliographie catholique* sur cet ouvrage (t. 6, p. 185). Le rédacteur du *Dictionnaire des jansénistes* devait-il se contenter de cette citation sans rien dire de la rectification que nous avons faite à notre premier article, à la page 293 du même volume? une phrase peut échapper à la lecture même attentive d'un livre qui porte d'ailleurs en tête une approbation épiscopale toute récente. Nous ne croyons pas que l'ouvrage soit aussi sec et peu solide qu'on l'a dit, à part une phrase janséniste, il est vrai, et il eût été juste de nous tenir compte ici de notre bonne foi, comme de celle de Mgr. l'évêque de Nancy. Nous n'en conclurons pas moins en faveur de l'utilité de ce *Dictionnaire*.

Le *Catalogue* des livres condamnés par la sacrée Congrégation de l'*Index* peut souvent être consulté avec avantage par certaines personnes, et M. Migne a bien fait de le reproduire. On annonce qu'il a dû être continué jusqu'à nos jours; nous n'y avons cependant pas trouvé plusieurs ouvrages mis à l'*index* par les décrets des 8 août et 9 octobre 1845, 3 mars et 17 août 1846. Quelquefois encore des livres sont classés à l'ordre alphabétique de leurs titres, tandis que d'autres fois il faut aller aux noms des auteurs, ce qui rend les recherches difficiles.

Vient ensuite un recueil de *Propositions condamnées par l'Église* et classées par ordre chronologique de l'année 411 à l'année 1752. Enfin ce même volume est terminé par le *Catalogue* des ouvrages qui ont été l'objet de condamnations ou de poursuites judiciaires devant les tribunaux français depuis 1814 jusqu'au 1er septembre 1847. On donne d'abord une statistique des condamnations prononcées chaque année, puis une liste alphabétique des ouvrages objet de ces condamnations, dont un assez bon nombre portent sur des journaux et

ont pour motif des délits politiques. Le lecteur trouvera plus de profit à connaître les livres condamnés pour outrages à la morale publique et à la religion; ils sont nombreux, quoiqu'on ne puisse accuser le ministère public ni le jury d'une trop grande rigueur à cet égard. Cette nomenclature présente comme un thermomètre de la moralité du siècle. On renvoie, pour le texte des arrêts, soit au *Moniteur*, soit à la *Gazette des Tribunaux*.

De tout ceci, nous concluons que ces deux volumes se recommandent par l'importance et la variété des matières qu'ils renferment, et par la modicité du prix auquel ils sont établis. Le seul *Dictionnaire des hérésies*, réimprimé à Besançon en 1819, en deux volumes in-8°, coûtait 12 francs; on peut aujourd'hui, pour 16 francs, se le procurer avec plusieurs autres qui en sont le complément.

134. **DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE PHILOLOGIE SACRÉE**, par Huré, suivi d'un *Dictionnaire de la langue sainte* par M. Tempestini, publié par M. l'abbé Migne. — Tome 4e; in-4° de 1,104 colonnes (1846), aux ateliers catholiques du Petit-Montrouge; — prix des quatre volumes : 28 fr.

Cet ouvrage, dont nous avons déjà favorablement jugé les trois premiers volumes (t. 6, p. 307), ne nous paraît pas moins digne d'approbation dans ce dernier tome qui en fait le complément. Nous remarquons seulement qu'il se compose de deux parties : la première renferme la suite et la fin du *Dictionnaire philologique* de Huré, pour lequel nous n'avons qu'à nous référer aux réflexions déjà faites dans notre permier article, où nous avons eu soin de faire observer son utilité, même après la publication du *Dictionnaire* de dom Calmet, à cause de la diversité du plan et de la méthode. La seconde devait être, d'après le titre que nous avons abrégé à dessein, la reproduction du *Dictionnaire de la langue sainte*, écrit en anglais par le chevalier Leigh, et traduit en français par Louis de Wolzogue. Mais M. Tempestini, que l'éditeur avait chargé de revoir, d'augmenter et d'actualiser le travail d'outre-mer, s'aperçut bientôt en étudiant ce *Dictionnaire* beaucoup trop vanté, « qu'il n'était en réalité qu'une « compilation indigeste de sentences, de rêveries, de fables ridicules « et parfois indécentes, empruntées à des auteurs plus ou moins « orthodoxes, et cousues à la suite les unes des autres sans ordre, « sans méthode aucune, se répétant, se contredisant presque à chaque

« instant, offrant enfin un chaos étrange dont la reproduction eût fait « peu d'honneur à l'imprimerie catholique (p. 503). » Ce motif l'a déterminé à entreprendre lui-même un ouvrage nouveau où il insérerait ce qu'il trouverait de meilleur non-seulement dans Leigh, mais dans Gésénius, Buxtorf, Pagnin, Moutald, Giraudau, Winer et Ewald. Cependant l'auteur n'a pas tellement suivi ses devanciers qu'il n'ait joint à leurs diverses opinions « ses propres idées, surtout par « rapport à des étymologies nouvelles et des rapprochements plus ou « moins ingénieux, qu'il ne donne toutefois que comme de simples « conjectures, et seulement pour appeler l'attention des hommes plus « savants sur un point controversé (p. 504). » Tout en suivant la marche du *Dictionnaire* de Leigh, il a introduit dans le sien cette différence notable, qu'il cherche moins à expliquer les passages obscurs qu'à montrer le sens véritable des expressions. Il a principalement porté son attention sur la comparaison de l'hébreu avec les autres langues, et peut-être a-t-il poussé trop loin, dans plusieurs circonstances, les analogies entre les différents idiômes, anciens ou modernes, et la langue hébraïque, qu'il regarde, non sans raison, à notre avis, comme le langage primitif. Ainsi fait-il venir le mot *culotte* du verbe *galal, rouler, envelopper, plier* (p. 648), *glouton* de *loua, absorber* (p. 785), *cave* de *caphaph, courber* (p. 775), *angoisse* de *khanakh, être oppressé* (p. 714), etc. Ainsi tâche-t-il de ramener à l'hébreu la plupart des langues anciennes et modernes, souvent avec plus de subtilité que de vérité. Qu'il se soit conservé dans la plupart des langues quelques dérivés des racines hébraïques, c'est un fait que nous sommes loin de prétendre révoquer en doute; mais il faut, à ce qu'il nous semble, prendre garde de pousser un principe vrai à un excès tel que l'on s'expose à tomber dans une espèce de ridicule. A ce défaut près, nous n'avons rien remarqué que de louable dans le travail du rédacteur, qui nous paraît avoir heureusement analysé en français ce que ses devanciers avaient écrit quelquefois avec plus de diffusion dans des idiômes étrangers, et particulièrement dans la langue latine. C'est donc avec plaisir et souvent avec fruit que les hébraïsants pourront trouver dans ce *Dictionnaire* le complément des lumières philologiques offertes déjà en partie pour le grec et le latin par Huré dans son *Dictionnaire universel*. Nous regrettons seulement que l'éditeur n'ait pas mis des lettres pointées à la disposition de l'auteur, qui, privé de ce secours, a été obligé de suppléer aux points d'une

manière moins agréable au lecteur en écrivant à côté de l'hébreu chaque mot en caractères italiques. A.-B.-C.

135. **DICTIONNAIRE UNIVERSEL ET COMPLET DES CONCILES** *tant généraux que particuliers, des principaux synodes diocésains, et des autres assemblées ecclésiastiques les plus remarquables, composé sur les grandes collections des conciles les plus estimées, et à l'aide des travaux de D. Ceillier, du P. Richard, des auteurs de l'*HISTOIRE DE L'ÉGLISE GALLICANE, *et des autres histoires de l'Eglise les plus célèbres, soit anciennes soit modernes, soit françaises soit étrangères;* rédigé par M. l'abbé PELTIER, prêtre du diocèse de Paris. — Tome 2, in-4° de 1,424 colonnes (1847), aux ateliers catholiques du Petit-Montrouge; — prix de l'ouvrage entier · 14 fr.

Le jugement que nous avons porté sur le premier volume de ce *Dictionnaire* (V. notre t. 6, p. 440) s'applique de tous points à celui-ci. Ce n'est qu'un abrégé des grandes collections des conciles, qu'on sait être très-volumineuses, mais qui analyse avantageusement les travaux de ces imposantes réunions des évêques et des pasteurs de l'Église catholique, où la foi a été maintenue contre les attaques de l'erreur, et dans lesquelles furent portés des règlements empreints de la plus haute sagesse et si salutaires à la société religieuse, nous pourrions même dire, sous quelques rapports, à la société civile. Il est aisé maintenant à tous les membres du clergé d'en acquérir une connaissance suffisante au moyen de ce *Dictionnaire.* — Nous avons remarqué avec plaisir dans le second volume un article très-étendu sur le saint concile de Trente, dont on résume très-bien les sessions, et dont on reproduit les décrets. Pour l'époque contemporaine on a mentionné les deux conciliabules de Paris de 1797 et de 1801, tenus par des évêques constitutionnels, et le concile de 1811, convoqué par Napoléon; les synodes de Nevers en 1843, de Pondichéry en 1844, de Magliano en 1845. Le rédacteur a cru devoir exprimer un blâme envers le synode de Nevers, parce que la majorité s'est prononcée pour le maintien de la liturgie parisienne en usage dans le diocèse. Ne serait-il pas désirable que, dans ces matières toutes religieuses, on n'invoquât pas l'autorité des laïques qui n'est guère compétente? — Nous trouvons de la colonne 736 à la colonne 751, une nomenclature de conciles et synodes classés dans un ordre alphabétique particulier et distinct de celui du volume; nous n'avons pu nous expliquer cette

interversion que par la nécessité de réparer des omissions antérieures. Il nous semble qu'on aurait pu aussi bien y remédier, comme on l'a fait pour un bon nombre d'autres, dans la table chronologique qui termine le second volume du *Dictionnaire,* et où l'on indique année par année les conciles ou synodes tenus dans le monde catholique. On y mentionne un certain nombre d'assemblées ecclésiastiques omises dans le cours de l'ouvrage. Le lecteur aurait été satisfait de trouver une liste des conciles œcuméniques au commencement ou à la fin de cette table qui nous paraît d'ailleurs très-avantageuse pour étudier l'histoire des conciles. — En résumé, nous terminons cet article comme le précédent en conseillant ce *Dictionnaire* au clergé.

136. DISSERTATIONS *où il est irréfragablement prouvé* QUE SAINT PIERRE SEUL DÉCIDA LA QUESTION DE FOI SOUMISE AU CONCILE DE JÉRUSALEM, et que CÉPHAS, REPRIS PAR SAINT PAUL, A ANTIOCHE, N'EST PAS LE MÊME QUE LE PRINCE DES APÔTRES, par M. l'abbé A.-F. JAMES. — In-8° de 60 pages (1846), chez Perisse frères; — prix : 1 fr. 25 c.

Deux questions, on le voit par le titre, sont traitées dans cet opuscule, et l'une et l'autre l'est avec une vigueur, quelquefois même avec une vivacité peu communes. Si nous devons applaudir à la force des preuves, on nous permettra de regretter que l'auteur n'ait pas usé de plus de ménagements envers ses adversaires : c'est précisément quand on est, ou quand on se croit armé de preuves sans réplique, que la modération dans l'attaque ou dans la défense a plus de mérite et plus d'autorité. Quoi qu'il en soit de quelques défauts que nous avons déjà signalés et regrettés dans une autre production de M. l'abbé James (V. notre présent volume, livraison d'août, p. 90), nous pensons d'une part que les deux questions qu'il discute ici ont une véritable importance, et d'autre part qu'elles sont traitées (sous toutes réserves pour la forme quelquefois acerbe, et pour le style trop souvent diffus) sous un point de vue souvent nouveau et presque toujours satisfaisant. — Les membres du clergé qui aiment à étudier l'Écriture sainte, et qui s'adonnent à cette étude par devoir et par goût, liront ce travail avec intérêt, et y reconnaîtront, nous le croyons, à côté des défauts dont nous avons parlé, les qualités que nous nous plaisons à y louer.

137. ÉTUDES HISTORIQUES. — *Moyen âge*, par Henri PRAT. — 1 vol. in-12 de VIII-340 pages (1847), chez Firmin Didot; — prix : 4 fr.

138. ÉTUDES LITTÉRAIRES. — *Moyen âge*, par Henri PRAT. — 1 vol. in-12 de VII-388 pages (1847), chez Firmin Didot; — prix : 4 fr.

La préface du premier de ces volumes nous explique, avec les circonstances qui les ont produits, la nature de ce qu'ils contiennent, le plan, la méthode et le but de l'auteur. Continuateur des leçons de M. Mennechet, M. Prat réunit autour de lui, dans un cours public, un auditoire d'un genre particulier, des dames, des demoiselles, auxquelles son enseignement doit être nécessairement proportionné. Un cours public, suivi volontairement, est dans une dépendance inévitable des habitués qui le fréquentent. Il faut qu'il leur plaise, qu'il les attire et les retienne par les choses qui peuvent les flatter, sans quoi il risque à chaque instant d'être abandonné et supprimé par la force d'inertie. Quand M. Villemain réunissait deux mille auditeurs, pour la plupart ennemis des études sérieuses, précisément à titre d'*étudiants*, il avait besoin d'élaguer de son enseignement tout ce qui n'eût été que sérieux et utile, tout ce qui n'aurait été qu'ennuyeux pour des esprits incapables d'application. Cela nous explique la nature de ses leçons orales, que nous avons entendues il y a vingt ans, et les additions qu'il y a faites, le complément nécessaire qu'il y a introduit, lorsqu'il les a publiées pour l'usage de tout le monde. M. Prat se trouve placé dans des circonstances analogues. Ses auditeurs, que nous ne prétendons nullement accuser de légèreté ou d'inattention, n'ont pas besoin de devenir érudits, de comprendre en grand et en détail la politique de tous les temps, de compulser les diverses littératures, de pénétrer dans les profondeurs littéraires du Nord ou de l'Allemagne. Ce qu'il leur faut, ce sont des notions en quelque sorte élémentaires, complétées par quelque tableau qui frappe l'imagination, par quelque récit brillant, exact en même temps, et facile à retenir. Elles entendront parler de Grégoire VII, des Normands, des croisades, de Mahomet; il faut qu'elles connaissent à quelle époque Grégoire VII a vécu, quels ont été ses contemporains, ce qu'il a voulu, ce qu'il a fait; qu'elles emportent une idée claire et juste de la nécessité et de l'utilité des croisades, avec quelques souvenirs des héros de ces guerres, et quelques grands noms du royaume

158. **TROIS ROME** (LES), *Journal d'un voyageur en Italie,* accompagné 1° d'*un plan de Rome ancienne et moderne;* 2° d'*un plan de Rome souterraine et des catacombes*, par l'abbé J. GAUME, vicaire général de Nevers, chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre, etc. — Tome 2e, in-8° de 708 pages (1847), chez Gaume frères; — prix : 5 fr. 50 c.

Dans ce deuxième volume, de plus de sept cents pages, M. l'abbé Gaume continue à donner, de la même manière que dans le premier, le détail de ses excursions à travers Rome chrétienne et païenne, divisant son récit par journées, à partir du 28 décembre jusqu'au 13 février inclusivement, qui, en l'année 1842, se trouvait être le premier dimanche de carême. Mais là ne se termine pas le volume; deux cents pages sont encore consacrées au voyage que l'auteur fit à Naples, et à la description des lieux et des objets les plus remarquables qu'il a visités, soit dans cette capitale célèbre, soit pendant le voyage. Cette période nous conduit du 14 au 25 février. — Nous avons suivi M. l'abbé Gaume avec un intérêt constamment soutenu, et souvent ranimé par d'agréables anecdotes et par de judicieuses observations; nous avons refait avec lui, au moins en résumé et tout en nous récréant, un cours d'histoire ancienne et moderne, pour ce qui se rattache à Rome païenne et chrétienne. La monotonie de descriptions souvent et nécessairement répétées ne nous a jamais fatigués, parce que l'écrivain a su en varier avec une grande facilité la forme et l'expression. Parmi les anecdotes les plus intéressantes, les lecteurs aimeront à retrouver ici celle de la conversion de M. Ratisbonne, ce juif longtemps opiniâtre et si miraculeusement conquis à la foi, au baptême duquel M. l'abbé Gaume a eu le bonheur d'assister. — Ce que nous venons d'ajouter à notre précédent article (V. notre t. 6, p. 560) suffira sans doute pour attirer l'attention des lecteurs sur cet ouvrage, auquel nous reviendrons encore quand il sera complet.

159. **VÉRITÉ SUR LES ARNAULT** (LA) complétée à l'aide de leur *Correspondance inédite*, par Pierre VARIN, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Arsenal, ex-doyen de la Faculté; avec cette épigraphe : *Hoc autem dico, ut nemo vos decipiat in sublimitate sermonis* (Epist. B. Pauli ad Colos., c. II, v. 4). — 2 vol. grand in-8° de XXV-388 et XXVI-408 pages (1847), chez Poussielgue-Rusand, à Paris, et chez Pélagaud et Cie, à Lyon; — prix : 12 fr.

Les partisans du jansénisme ont toujours fait grand cas de la fa-

263. ALPES (LES), par E. LELOUTRE, juge de paix de Londinières. — 1 vol. in-8° de 173 pages (1847), chez P. Peray, imprimeur, à Neufchatel; — prix : 2 fr.

M. E. Leloutre a visité la Suisse, parcouru les Alpes, et, touriste sensible aux beautés de la nature, il a voulu procurer une part de ses jouissances à ceux auxquels la contemplation n'est point permise, en leur offrant un récit simple, mais exact, du spectacle qu'il lui a été donné d'admirer. Il a pensé, sans doute, être également utile, par ses indications, aux voyageurs qui lui succéderont dans ces contrées si majestueuses et si variées. Un peu original par ses divisions, ce livre est fort bon au fond. M. le juge de paix de Londinières a voulu procéder avec méthode, et il n'a rien trouvé de mieux pour remplir ce but que de faire autant de chapitres qu'il a éprouvé d'impressions différentes. Nous transcrivons tout simplement ces titres inusités que des sous-titres font mieux comprendre : *Majesté.* — *Horreur.* — *Phénomènes.* — *Beauté.* — *Industrie.* — *Gracieux.* — *Religion.* — Le premier chapitre, dépourvu de titre, est une sorte d'avant-propos, une esquisse de la géographie des Alpes et de leur aspect général. *Majesté* et *Horreur* sont deux chapitres dont l'un fait apprécier les sites les plus admirés, l'autre les plus redoutés, les plus dangereux. Sous le titre : *Gracieux*, est comprise la description des costumes, piquante, exacte, mais renfermant (p. 153) l'expression d'une idée au moins inutile. La religion, si charitable sur ces sommets glacés, est dignement louée par l'auteur de ce petit livre, dont la lecture est attachante et bien propre à donner des notions précises sur ces lieux si pittoresques, si grandioses, imposantes images de la toute-puissance du Créateur.

264. CAS DE CONSCIENCE *à propos des libertés exercées ou réclamées par les catholiques,* ou *Accord de la doctrine catholique avec la forme des gouvernements modernes*, par Mgr. PARISIS, évêque de Langres. — 1 vol. in-8° de 332 pages (1847), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 4 fr.

L'habile et infatigable défenseur des droits de l'Église et des libertés qu'elle réclame, Mgr. l'évêque de Langres vient de publier

non plus une brochure, mais un ouvrage d'une certaine étendue, qui déjà, sans doute, aura eu quelque retentissement lorsque les lignes que nous écrivons à son sujet et avec le désir de le propager passeront sous les yeux de nos lecteurs. Les questions les plus graves et les plus importantes y sont traitées avec cette hauteur de vue et cette fermeté de principes qu'on connaît au savant prélat : il s'agit d'établir les rapports de notre sainte religion avec les libertés publiques consacrées par notre nouveau droit constitutionnel, ce que l'Église et les catholiques peuvent ou revendiquer ou exercer de ces libertés au point de vue de la conscience. Des attaques venues du dehors, dit le prélat, ont mis en doute notre bonne foi; d'autre part, des catholiques accusent notre conscience et nous reprochent de professer ce que nous ne devons pas. Nous prenons le mot *cas de conscience* tout à fait au sérieux et nous voulons nous éclairer sur ces hautes questions pour nous-même ou pour les catholiques qui s'en occupent; or, presque tous aujourd'hui doivent s'en occuper. — Il faut que nous indiquions au moins les cas de conscience que Mgr. l'évêque de Langres examine et résout au nombre de sept : 1° Peut-on, tout en se maintenant dans les doctrines essentiellement exclusives de la foi catholique, demander sincèrement la liberté pour tous les cultes? — 2° Peut-on, en restant catholique sincère, admettre un gouvernement constitué sans religion? une religion d'État est-elle commandée par la doctrine catholique? — 3° Peut-on, sans violer un précepte formel de la doctrine catholique, laisser une nation sans culte public, et ce culte exige-t-il une religion d'État? — 4° Peut-on, sans se mettre en opposition avec l'Église catholique, demander la séparation de l'Église et de l'État, et quelle séparation? — 5° Peut-on, sans blesser les doctrines catholiques, préférer la liberté de la presse, malgré tous ses abus, au régime d'une censure préalable exercée par le gouvernement? — 6° Peut-on, sans manquer aux devoirs les plus sacrés envers l'enfance, demander qu'elle puisse être livrée indifféremment à des maîtres en qui l'autorité publique n'a pas reconnu les qualités nécessaires pour mériter la confiance des familles? — 7° Peut-on, sans manquer à la loi de Dieu, qui ordonne le respect pour les supérieurs et la charité pour le prochain, attaquer par paroles les autorités publiques, comme le font habituellement les journalistes? Ainsi, la liberté des cultes, les rapports de l'Église et de l'État, la liberté de l'enseignement, la liberté de la presse, les droits et les devoirs des

journalistes, tels sont les points sur lesquels Mgr. l'évêque de Langres donne des solutions pleines de force et de raison, à notre avis. C'est la liberté acceptée sans réserve dans toutes les questions de croyance et dans toutes les matières de discussion. Nul écrivain n'était entré jusqu'ici dans ces controverses avec cette hardiesse d'un évêque éclairé et courageux qui vient y poser la défense de sa foi et de son Église. Il est difficile, dans des matières aussi délicates, aussi brûlantes pour ainsi dire, de satisfaire à la fois toutes les opinions, de ne pas émettre des propositions qui blessent certains préjugés, ou même, si l'on veut, quelques *convictions* d'ailleurs honorables ; mais on reconnaîtra, du moins, que le savant prélat a su tracer d'une main sûre et habile la voie dans laquelle les catholiques doivent marcher pour défendre leurs croyances et leur liberté, et jeter sur ces questions de vives et abondantes lumières. Nous sommes obligés de nous contraindre pour ne pas entrer dans des détails, par la crainte de nous laisser aller trop loin ou d'affaiblir ce qui doit être étudié dans son ensemble ; nous souhaitons d'en avoir assez dit pour attirer sur ce livre l'attention du clergé, des publicistes, de tous ceux qui ont quelque droit à exercer dans les affaires publiques, ou qui seulement y prennent intérêt.

265. COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE DES ORATEURS SACRÉS *du premier et du second ordre*, et *Collection intégrale ou choisie de la plupart des Orateurs du troisième ordre*, publiée selon l'ordre chronologique, par M. l'abbé Migne. — Tomes 17, 18 et 19, in-4° de 1,284, 1,280 et 1,524 colonnes, aux ateliers catholiques ; — prix : 5 fr. le volume pour les souscripteurs.

Jacques Maboul, né à Paris, fut longtemps grand vicaire de Poitiers, se distingua par la prédication, et mourut évêque d'Alet. On a de lui sept *Oraisons funèbres* que M. Migne a reproduites au commencement du tome 17 de sa collection. On n'y trouvera pas, sans doute, ni la vigueur de Bossuet, ni le style poli de Fléchier ; mais elles ne sont pas dépourvues de ces traits de force et de piété qui distinguent les bons orateurs ; on y remarque des peintures délicates, des images naturelles, et quelques beaux portraits. On a cité en ce genre, particulièrement dans l'oraison funèbre du grand dauphin, fils de Louis XIV, le portrait de ce prince et celui de la dauphine.

Les *Oraisons funèbres* de Mascaron suivent celles du précédent ;

lesquelles elle s'appuie, ces récits, uniformes pour le fond, offrent peut-être un peu de monotonie, qui tient moins à la rédaction de l'auteur qu'à la nature même du sujet; les fidèles cependant les liront avec édification.

277. HISTOIRE DES SOUVERAINES CÉLÈBRES, par Mis. JAMESON, traduite de l'anglais sur la troisième édition, par Mme Louise DE MONTANCLOS. — 2 vol. *in-12 (1847).*

Cet ouvrage, quelle que soit la négligence du style de la traduction, peut offrir un certain intérêt à la classe des lecteurs instruits, mais il ne peut convenir à la jeunesse, à laquelle il est cependant destiné. Peu de mères, après avoir lu de nombreux passages relatifs à la conduite privée de quelques souveraines, voudraient confier ce livre à leurs jeunes filles; ce qui n'aurait aucun inconvénient pour des personnes mûres, ou même pour des jeunes gens très-développés, peut en avoir de très-graves pour la jeunesse entièrement innocente. Un autre défaut à signaler, est la manière dont l'auteur parle généralement des papes, des confesseurs des princes, de l'inquisition, etc.; c'est toujours avec des idées et des sentiments de protestantisme, propres à fausser le jugement de la jeunesse, et qui lui seraient même plus nuisibles encore.

278. HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE, par l'abbé ROHRBACHER, docteur en théologie de l'Université catholique de Louvain, professeur au séminaire de Nancy, etc. — Tomes XIX, XX et XXI; 3 vol. in-8 de 580, 554 et 648 pages (1845), chez Gaume frères; — prix : 6 fr.

Ces trois nouveaux volumes de M. Rohrbacher s'étendent de 1270 à 1447, du pontificat de Grégoire X à la mort du pape Eugène IV. Pour formuler en deux mots notre jugement, il suffirait de dire : mêmes recherches, même intérêt, même fidélité à défendre le saint Siége; mais, d'un autre côté, mêmes digressions inutiles et systématiques, mêmes exagérations, mêmes idées politiques, même caractère de style; c'est toujours le même homme, toujours le même savant; mais aussi toujours le partisan invincible des mêmes illusions, des mêmes préjugés.

A Dieu ne plaise que nous blâmions tout dans ces pages souvent excellentes, et dont le plus grand nombre pourrait être recommandé sans réserve; nous nous plaisons à répéter encore ici la juste estime

que nous faisons du talent et des études de l'auteur. Mais, nous en appelons au lecteur *impartial*, *pouvons-nous recommander aux littérateurs*, comme exemples de goût, ces éternels hors-d'œuvre, ces lourdes et pesantes dissertations, ces traités théologiques insérés pêle-mêle dans une histoire, dont rien ne devrait interrompre le cours? Ce sont tantôt vingt pages énormes sur la constitution divine de la chrétienté (t. 19, p. 377-397), tantôt une sortie contre les légistes, laquelle amène un article de journal sur la liberté d'enseignement (t. 20, p. 283), tantôt un exorde de sept pages, vrai galimatias où l'on part de l'incarnation pour remonter à Daniel, et aboutir au discernement des esprits (ib., p. 421-428), tantôt un éloge faux des merveilles de notre époque, dont on relève le bien sans noter le mal qui croît et pullule tous les jours (t. 21, p. 26 27), tantôt une longue répétition presque mot pour mot de la conduite du concile romain à l'égard du pape Symmaque au VIe siècle (ib., p. 165-168), tantôt, à propos de l'unité de l'Église, quelques réflexions abstraites, suivies de deux Lettres de Bossuet occupant plus de six pages (ib., p. 174-181). Encore si ces *alibi* étaient toujours choisis avec discernement, on les supporterait plus aisément; mais que dire de passages semblables à ceux-ci? Au moyen âge, les organes du pouvoir étaient les pontifes romains, mais aujourd'hui ce sont « les journalistes, c'est-à-dire bien « souvent des écoliers faisant des amplifications sur la politique, et « ayant pour exécutants des *gamins*. Chacun son goût. Le monde, à « force de vieillir, peut retomber en enfance (t. 19, p. 281). » Ecoutez cet autre, trop long pour être cité tout entier. C'est Nabuchodonosor, conquérant et idolâtre de lui-même, c'est Rome déesse des nations, c'est l'empereur tudesque se proclamant loi vivante et souveraine des rois et des peuples, puis c'est « le premier soldat de ces derniers « temps, devenu empereur des Français, se disant le successeur de « Charlemagne, et, pour cette raison, enlevant au successeur de « saint Pierre beaucoup plus que Charlemagne ne lui a donné, et « que nous avons vu longtemps maître impérieux des rois de l'Eu- « rope, aller mourir captif sur un rocher anglais de l'Océan (t. 20, « p. 365-366). » Voilà un fameux saut, de Nabuchodonosor à Napoléon; et pour arriver à qui? à Colas Rienzo, maître éphémère de Rome au XIVe siècle. Quel rapprochement! et cependant il plaît tant à l'auteur que quelques pages plus bas il s'écrie à propos d'une proclamation du même personnage : « On croirait entendre Napoléon

« Bonaparte, de son camp d'Iéna, de Wagram ou de Moscou, écri-
« vant à la Hollande, aux Deux-Siciles, à l'Espagne, que leurs na-
« tionales dynasties avaient cessé de régner (ib., p. 371). »

Mais peut-être rencontrerons-nous quelques morceaux d'une mâle et vigoureuse éloquence? Sans doute il y en a plus d'un, surtout dans les occasions où l'auteur a trouvé dans ses prédécesseurs des matériaux dont il n'a pas craint de faire largement usage; mais on est fâché de le voir, quand il se livre à son propre esprit, tomber dans une phraséologie qui contraste singulièrement avec le style ordinairement grave et sérieux de son histoire. Voici un ou deux échantillons de sa poésie : « On le voit, l'Italie était un paradis terrestre « dont le ciel paraissait sillonné de nuages et d'éclairs *en tous sens*, « mais dont le sol produisait les plus belles fleurs, les plus beaux « fruits, et pour le temps et pour l'éternité. Il y a des *voyageurs* « *d'histoire* qui n'aperçoivent et ne signalent que ces éclairs et ces « nuages. Autant vaudrait-il dire que le printemps est la triste saison « *où les hannetons bourdonnent*, *où les grenouilles croassent*, où « les chenilles rongent les arbres, *où la vermine foisonne* partout « (t. 20, p. 202). » Quelle noblesse de comparaison! — Et ailleurs : « La plupart des *voyageurs* qui ont traversé *le pays* (du moyen âge), « l'ont fait *en poste*, *enveloppés de leurs manteaux* ou de leurs pré- « jugés, comme on traverse les déserts de la Sibérie. Aussi n'ont-ils « guère vu que des ruines et des cadavres, guère entendu que les « hurlements des loups, les croassements des corbeaux, le cri sinistre « de la chouette.... C'est comme un voyageur qui, traversant une « ville à l'aube du jour, jugerait de ses habitants, de leur couleur, de « leur parure, *de leurs cosmétiques*, *par les ramoneurs des chemi-* « *nées et les vidangeurs d'égout* (ib., p. 206). » L'espace ne nous permet pas de rapporter cette page entière; nous la recommandons à la curiosité du lecteur.

Quant au français de M. Rohrbacher, il est déjà suffisamment connu et jugé pour nous dispenser d'entrer dans des détails de citations. Nous relèverons à peine certaines expressions dont le sens est équivoque dans notre langue, comme *adorer le pape* (t. 21, p. 20), *Bulle* de l'empereur (t. 20, p. 417), ou dont l'emploi n'est pas fait selon le génie de la langue d'où elles sont tirées, tel que le nom de saint Laurent *in-panis-perna*, qui doit s'écrire et se prononcer *in pane-pernâ* (ib., p. 490), ou qui paraîtront trop crues aux yeux

et aux oreilles délicates, ainsi que l'on peut voir en divers endroits (t. 19, p. 61, 533, 539, 541 ; t. 20, p. 172; t. 21, p. 433, 434). Et passant du style aux sujets traités par l'auteur, nous pourrions regretter de voir citer avec trop d'incertitude et de doute le fait de saint Simon Stock, instituteur du Scapulaire (t. 19, p. 39); d'entendre trop légèrement prononcer que *le pape a eu tort* en exigeant l'admission du *Filioque* (ib., p. 149); de lire l'épithète de *pieux* accolée plusieurs fois et sans réflexion à des schismatiques qui demeuraient neutres, c'est-à-dire dans le schisme, au moment où l'on traitait de la réunion des Grecs avec Rome (ib., p. 181-199); de ne rien trouver, à l'article de saint Nicolas de Tolentin, sur le miracle de son bras nageant quelquefois dans le sang quand de grands malheurs doivent désoler la ville, ce qui est encore arrivé depuis quelques années lors du tremblement de terre qui la ravagea (ib., p. 307). Peut-être enfin pourrions-nous demander ce que signifie cette explication embarrassée donnée à la page 470 du tome 20 sur l'apparition d'une figure dans une autre. Mais des réflexions plus importantes nous appellent.

M. Rohrbacher a travaillé au journal l'*Avenir*, comme il s'est trouvé engagé dans la philosophie lamainésienne; il a déclaré renoncer à la politique de l'un et aux principes de l'autre. L'a-t-il fait? qu'on lise à la fin du tome 20 depuis la page 503 jusqu'à la fin du volume, page 526. C'est la défense de son système sur la connaissance distincte de Dieu chez les païens et la perpétuité, non pas de la religion, ce qui serait vrai, mais de l'Église *catholique*, depuis le moment de la création. Aussi dans le cours même de ce volume (p. 423) donne-t-il, selon sa coutume, un petit croc-en-jambe à saint Augustin pour le faire tomber dans son système : « Nul n'a mieux fait ressortir, dit-il, « l'ensemble divin de la religion que saint Augustin dans son grand « ouvrage de la *Cité de Dieu*, c'est-à-dire de l'*Église catholique*. » Cette petite addition est une absurdité que le docteur d'Hippone s'est bien gardé d'ajouter au titre de son livre : la même pensée se représente encore à la page 391 du tome 19ᵉ. Disons donc avec franchise que nous déplorons ces pages qui sont un temps perdu pour l'auteur aussi bien que pour le lecteur, si même, pour l'auteur et ceux qui le suivraient, on peut regarder le temps donné à répandre ou à sucer ces erreurs seulement comme un temps perdu.

Reste la politique; la voilà en deux mots telle qu'elle est établie

ou directement par des assertions expresses de l'historien, ou indirectement par l'affectation à choisir et à citer avec une singulière prédilection tout ce qui, dans les écrivains de l'époque, peut revenir à ses idées : il est dans le monde deux puissances souveraines, devant lesquelles s'efface toute autre souveraineté, la royauté du pape, et la souveraineté du peuple. Le pape est le seul et unique souverain; car Jésus-Christ était le roi du monde; son Père lui a donné toutes les nations pour *héritage*; or, Jésus-Christ a laissé toute son autorité à saint Pierre; donc saint Pierre, comme son divin Maître, était roi de l'univers. Mais les papes ont succédé à tous les droits de saint Pierre; donc les papes sont les uniques souverains du monde; donc ils ont le pouvoir de donner les couronnes et de les retirer, de faire les rois et de les déposer, de dresser les trônes et de les renverser; pouvoir, non pas indirect, en tant que le pape expliquerait que, vu telle ou telle circonstance, le serment de fidélité n'oblige plus les sujets, ou que, jugeant les consciences, il séparerait de l'Église les coupables qui pourraient dans ce cas, par suite des principes établis dans la société, perdre leurs droits à la couronne, mais pouvoir direct et essentiellement attaché par l'institution divine à la qualité de pontife suprême. Faites observer à M. Rohrbacher la parole du Sauveur que son royaume n'est pas de ce monde; dites-lui que, s'il a reçu toutes les nations en héritage ici-bas, c'est non pour régir les corps, mais pour gouverner les consciences; que l'autorité conférée aux successeurs de Pierre est toute spirituelle et n'a rien de commun avec les choses de la terre; que, dans tous les temps, on a distingué les deux puissances, tout en reconnaissant que l'une est supérieure à l'autre par son objet, mais non par sa prépondérance mutuelle; il ne verra en vous que des fauteurs de gallicanisme et des esprits gâtés par tous les anciens préjugés des légistes. Cependant il admettra à côté de cette souveraineté pontificale, une souveraineté d'un autre genre, la souveraineté du peuple; il accumulera, avec une complaisance qui montre trop sa pensée, les opinions de certains docteurs sur le pouvoir de la multitude par rapport à l'élection et au renversement des rois, opinions poussées jusqu'au meurtre même des tyrans; bien entendu toutefois que l'auteur, fidèle aux anciennes traces de l'*Avenir*, voudrait que, pour opérer ces grandes révolutions, on se décidât non par le sentiment des journalistes et l'impulsion des *gamins*, mais par la consultation légale du Siége apostolique, qui, en vertu de sa

royauté suprême, confirmerait le jugement de la souveraineté populaire. Nous nous abstenons de toute réflexion sur un système déjà jugé, et nous nous contentons d'indiquer les pages et les volumes où se combinent les raisonnements de l'auteur sur cette brûlante matière (t. 19, p. 377, 395, 474 ; t. 20, p. 124, 126, 306, 308, 316, 318; t. 21, p. 213, 217). A.-B.-C.

279. **INSTRUCTION PASTORALE DE Mgr L'ÉVÊQUE DE LANGRES** *sur l'adoration due à Dieu, à l'occasion de l'Association réparatrice des blasphèmes et de la violation du dimanche.* — In-4° de 24 pages (1847), chez Mme Bouasse-Lebel ; — prix : 50 cent.

280. **MANUEL DE L'ARCHICONFRÉRIE RÉPARATRICE** *des blasphèmes et de la violation du dimanche.* — 1 vol. in-32 de 170 pages (1847), chez Mme Bouasse-Lebel et Cie, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, n° 9 ; — prix : 30 cent.

Quelle que soit notre estime pour tout ce qui sort de la plume de Mgr. l'évêque de Langres, nous n'aurions point entretenu nos lecteurs de son *Instruction pastorale*, n'ayant pas coutume de parler de ces actes officiels de nos évêques, s'il ne se fût agi d'une œuvre trop excellente pour que nous n'ayons pas le désir de contribuer, pour notre part, à la propager. — Les blasphèmes et la violation du dimanche doivent être comptés parmi les grandes plaies de notre époque, et sont de grands scandales que nous donnons au monde. Quand, par rapport au dimanche, il existe une loi régulière et sage, on s'étonne que des hommes qui parlent tant de la légalité ou qui en sont les gardiens, en fassent si peu de cas. On n'est pas moins surpris que des légistes veuillent repousser cette loi comme contraire à la Charte de 1830 et à la liberté des cultes, quand la Charte doit et accorde protection à tous les cultes; quand, des trois cultes reconnus en France, il n'en est aucun qui n'admette le précepte divin relatif à la sanctification d'un jour par semaine ; les catholiques et les protestants forment une majorité assez grande pour que les Juifs n'aient pas à se plaindre que le dimanche soit observé. Ne voit-on pas d'ailleurs les pays où le protestantisme domine accomplir ce précepte avec une exactitude exemplaire, et les lois civiles le sanctionner également ? — Quoi qu'il en soit, les blasphèmes et la violation du dimanche sont arrivés à ce point que la majesté divine en reçoit un déplorable outrage, et les fidèles ne doivent-ils pas s'em-

290. TOUR DU MONDE (LE), ou *Une fleur de chaque pays : Souvenirs, caractères, types nationaux, curiosités naturelles, peintures locales, notions géographiques*, etc., par J.-B.-J. CHAMPAGNAC, auteur des MATINÉES DU PRINTEMPS, de l'HIVER AU COIN DU FEU, etc. — 1 vol. grand in-8° de 392 pages et orné de 23 grands dessins (1848), chez Lehuby; — prix : 10 fr.

Le nouveau volume de M. Champagnac, édité par M. Lehuby pour les étrennes de 1848, est en tout conforme, pour l'exécution typographique, aux *Matinées du printemps*, à l'*Hiver au coin du feu*, etc., du même auteur. La rédaction en est différente en ce que ce ne sont plus ici des conversations entre plusieurs membres d'une même famille, dont chacun paie son tribut et raconte son histoire. L'auteur, cette fois, parle seul et rapporte un assez grand nombre d'anecdotes, choisies dans les histoires des différents peuples de la terre; il a pris çà et là un fait susceptible de développements plus ou moins propres à faire connaître le pays dans lequel l'action s'est accomplie. On pourrait remarquer que le seul trait de Jacques Amyot, par exemple, ne suffit guère à peindre la France. Ces anecdotes ne se lient d'ailleurs entre elles que par leur rapport à l'une des cinq parties du globe, et, pour en composer un ouvrage, il a suffi de les recueillir de côté et d'autre et de les réunir; mais leur ensemble offrira de l'agrément aux jeunes lecteurs, qui pourront aussi en tirer quelque instruction. La morale y est sévèrement respectée; rien ne s'oppose à ce que nous recommandions ce livre aux familles et aux pensionnats.

291. VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, par LUDOLPHE *le Chartreux* (1300-1350), traduction nouvelle. — 2 vol. in-12 de XI-375 et 443 pages (1847), chez Benjamin Duprat; — prix :

Ludolphe le Chartreux vivait dans la première moitié du XIVe siècle; il naquit en Saxe et fut longtemps prieur de la Chartreuse de Strasbourg. Il écrivit en latin une *Vie de Jésus-Christ* qu'on pourrait aussi bien appeler un commentaire sur les Évangiles; car tantôt l'auteur explique dogmatiquement les paroles de Notre-Seigneur ou les récits évangéliques, tantôt il médite sur les unes et sur les autres, s'inspirant volontiers des réflexions des Pères, qu'il cite souvent textuellement. Son livre n'en est pas moins fort estimable, et la recommandation que saint François de Sales en faisait à Mme de Chantal comme

d'un livre excellent, digne d'être placé à côté des œuvres de Gerson et de sainte Thérèse, est encore un garant des fruits qu'on peut retirer de sa lecture. Aussi a-t-il été plusieurs fois réimprimé aux XIVe, XVe et XVIe siècle, soit dans le texte original, soit dans une traduction française. — La traduction dont nous parlons aujourd'hui n'est pas une simple correction des anciennes versions, mais un travail entièrement neuf. L'auteur de cette traduction, se conformant au goût du siècle où les légendes sont discutées par une critique plus sévère, quelquefois même tournées en dérision par quelques esprits, a fait plusieurs retranchements qui portent principalement sur des histoires et des considérations puisées, pour la plupart, dans des livres apocryphes, et moins propres, par conséquent, à nourrir la piété. Nous regrettons que le traducteur ait cru devoir agir de la même façon à l'égard de quelques chapitres dans lesquels Ludolphe déplorait amèrement les maux que souffrait l'Église au temps où il écrivait. Ces peintures d'une époque éloignée ne sont pas sans intérêt historique, ni dépourvues d'applications utiles à la nôtre. Quant à la suppression de longues discussions sur des sujets mystiques, nous sommes à peu près de l'avis du traducteur. Comme on le voit, la *Vie de Jésus-Christ* est devenue par ce nouveau travail un livre de piété qui peut être fort utile aux gens du monde. Des personnes sévères y remarqueront peut-être encore quelques exagérations, quelques explications que n'approuverait pas toujours une théologie rigoureuse, mais qui n'empêchent pas que ce ne soit un excellent livre d'instruction et de méditation, plus propre à nourrir la piété et la vraie dévotion que bien d'autres publiés de nos jours. Ce peu de mots suffit pour recommander un ouvrage depuis longtemps apprécié dans le monde religieux.

REVUE DES ROMANS NOUVEAUX.

292. MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE, par Jules *Sandeau*. — 2 vol. (1847). — Le marquis de la Seiglière, qui a perdu sa femme en émigration, ne veut rentrer en France, avec sa fille unique, que lorsque ses princes légitimes seront remis en possession du trône de

Livre sur la Chananéenne, qui, malgré son titre, paraît être aussi un discours prononcé durant la nuit pendant un temps de persécution. Nous les retrouvons ici d'après l'édition de Margarin de la Bigne dans sa Bibliothèque des Pères de Lyon; les autres sont dus à la collection de Mansi.
A.-B.-C.

295. **CHARITÉ** (DE LA), ou *Explication de la loi de Dieu*, par saint THOMAS D'AQUIN, traduit pour la première fois du latin par l'abbé J. H. R. PROMPSAULT, aumônier de l'hospice royal des Quinze-Vingts. — 1 vol. in-18 de IX-210 pages (1847), chez Perisse frères, à Lyon et à Paris; — prix : 60 cent.

Cet opuscule de l'illustre docteur angélique a été divisé, par un précédent éditeur du texte original, en chapitres en tête desquels on lit des sommaires qui sont comme des résumés analytiques. Le traducteur les a généralement respectés, et s'est contenté de partager l'ouvrage en deux livres. Cette dernière division nous paraît, en effet, assez naturelle. Saint Thomas traite d'abord de la loi de Dieu en général, et parle de quatre espèces de lois : la loi de nature, la loi de concupiscence, la loi écrite et la loi d'amour. Celle-ci est la plus excellente, c'est celle de Jésus-Christ, qui a fait de l'amour de Dieu et du prochain le fondement et l'abrégé de tous les Commandements. Le saint auteur, après avoir expliqué ces deux amours, entre dans l'exposition détaillée de chacun des dix Commandements. C'est sans doute par une faute d'impression qu'on a mis l'explication du neuvième à la place de celle du dixième et réciproquement. — Cet opuscule spirituel, exactement traduit, mérite d'être recommandé aux âmes pieuses.

296. **CHRÉTIENS D'ORIENT** (LES), *Scènes poétiques en trois parties*, par M. Ed. L. DE L. — In-8° de 62 pages (1847), chez Perisse.

Ce sont les chrétiens modernes dont on a voulu célébrer ici la lutte; c'est un essai qui n'est point sans mérite si l'on considère qu'il est difficile de reproduire des scènes de persécution. Que l'on ne s'attende pas cependant à quelque chose de bien nouveau; ce sont toujours des mères désolées, éplorées, cherchant leurs enfants que les persécuteurs entraînent et veulent immoler; des pères se livrant pour sauver leur famille, etc.; traits fréquents sans doute dans les temps de persécutions chez tous les peuples, mais retracés aussi à toutes les

époques, et, souvent, par la main du génie. Nous ne savons si les chrétiens modernes d'Orient ont été le sujet de quelque poëme autre que celui dont nous parlons; quelques imperfections n'empêchent pas d'en supporter la lecture.

297. **CIEL TROUVÉ SUR LA TERRE** (LE), ou *Le pieux fidèle goûtant à la table eucharistique toutes les félicités des anges*, par Hubert LEBON. — (*Les Fleurs bénies*). — 1 vol. grand in-18 de 147 pages (1847), chez l'auteur, chez Girard et Guyet, à Lyon, et chez Mellier frères, à Paris; — prix : 2 fr. 25 c.

L'union avec Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie remplit l'âme fidèle de joie et de bonheur et lui fait éprouver comme un avant-goût des délices du ciel. Il y a pourtant parfois des nuages et des moments d'aridité, mais ils ont aussi leur avantage et leur utilité. Ces pensées sont exprimées dans ce volume par des élévations remplies de foi, d'amour et de reconnaissance envers Dieu.

298. **CONDITIONS D'UNE CONTROVERSE AMICALE** (DES) *entre la philosophie et la religion*, ou *Lettres à M. Saisset*, professeur de philosophie, etc., par Mgr. DONEY, évêque de Montauban. — 1 vol. in-8° de 184 pages (1847), chez J. Lecoffre; — prix : 2 fr.

Trois articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes* et réunis en corps de volume par M. Saisset, professeur de philosophie, agrégé à la Faculté des lettres de Paris, ont mis sous le jour le plus évident les prétentions de la philosophie éclectique moderne, et justifient pleinement les inquiétudes de la religion. Le jeune professeur expose, en effet, avec une franchise et un ton de bonne foi qui inspirent la pitié, qu'on ne peut être chrétien et philosophe en même temps. Il cherche donc, dans sa charité, quels sont les moyens de conciliation à établir entre la religion et la philosophie, pour assurer *leur coexistence régulière* et pacifique; et le résultat de ses élucubrations profondes est que *ces deux puissances* doivent rester indépendantes l'une de l'autre, et travailler, chacune pour sa part, avec respect et amour pour sa rivale, au développement des vérités qui intéressent les destinées humaines. Mgr. l'évêque de Montauban, si honorablement connu par ses travaux philosophiques, a cru devoir apprécier la valeur scientifique d'un pareil système. De là cette brochure remarquable, fruit d'un mûr et loyal examen, où il discute, avec une

curie du gouvernement, qui laisse librement circuler une pareille publication. Les gens honnêtes, auxquels s'adresse ce pamphlet empreint du cynisme le plus révoltant, ne pourront que gémir sur les aberrations d'un pauvre disciple de Fourier, et sur les chimères dont se berce son imagination en délire. L'auteur fait un appel à toutes les classes de la société, et les presse vivement de se ranger au plus tôt sous *la loi harmonienne* et *attrayante :* son style est celui d'un énergumène. Il joue l'apôtre, l'inspiré, le prophète; on le dirait monté sur le trépied sacré de l'oracle de Delphes; de sa bouche blanche d'écume sortent de sinistres prophéties et des anathèmes. Chaque article est suivi de quelques nouvelles menaces plus ou moins furibondes empruntées au grand *Révélateur*, contre l'*hydre social*, contre l'*exécrable civilisation*. Pour justifier notre critique, nous nous contenterons de quelques citations fort courtes, et qui suffiront pour éclairer le lecteur.

Aux étudiants :

« Ce sont de vieux fripons qui conduisent de jeunes aveugles. »

Aux journalistes :

« .... Écrasons les infâmes !!!
« Eunuques édentés, prophètes sans haleine,
« Gothiques avortons d'une vieille syrène. »

Aux prêtres :

« Vous faites de ma maison une caverne de voleurs. »

Voici comment l'auteur appelle les ministres de Jésus-Christ : « *Esclaves du veau d'or, scribes et pharisiens du nouveau temple, défenseurs de l'obscurantisme, promoteurs de guerres religieuses, inventeurs de l'horrible inquisition, marchands de bulles, marchands d'âmes*, etc., etc. »

Nous espérons que le bon sens public fera justice de cet audacieux pamphlet : un peu d'ellébore à cet honnête M. Journet !

T. H. B.

301. **DICTIONNAIRE ALPHABÉTICO-MÉTHODIQUE DES CÉRÉMONIES ET DES RITES SACRÉS**, d'après la *Liturgie romaine*, avec les *variétés de la plupart des autres liturgies ;* ouvrage nécessaire pour l'étude et la pratique du culte divin, rédigé par M. l'abbé BOISSONNET, professeur d'Ecriture sainte et de rites sacrés au grand séminaire de Romans. — Tomes XV, XVI et XVII de l'*Encyclopédie*

théologique; 3 vol. in-4° de 1,376, 1,312 et 1,284 colonnes (1847), aux ateliers catholiques du Petit-Montrouge; — prix: 21 fr.

Si l'ouvrage dont nous parlons mérite quelque reproche, ce ne sera certainement pas celui d'être incomplet, car jamais peut-être M. Migne n'a mieux rempli ses promesses sous le rapport de l'intégralité. L'auteur a parfaitement secondé en ce point les intentions de l'éditeur; il pécherait plutôt par le défaut de prolixité dans quelques parties. En tout cas, nous nous voyons forcés de reculer devant l'impossibilité de détailler ici toutes les matières contenues dans ces trois volumes. Pour en donner une idée, nous dirons d'abord d'une manière générale qu'ils renferment intégralement les rubriques du Bréviaire, d'après la liturgie romaine, celles du Missel, le Rituel, le Pontifical, le Cérémonial des évêques, et plusieurs traités complets sur les questions les plus importantes. Voici comment M. l'abbé Boissonnet les dispose. — Les rubriques générales du Bréviaire romain et le Cérémonial des évêques sont donnés en entier aux mots *Bréviaire* et *Cérémonial*. Aux mots *Bréviaire* et *Rubriques*, reproduits dans un supplément qui occupe la moitié du troisième volume, on retrouve, également en entier, des rubriques pour le Bréviaire et le Missel, les premières propres au diocèse de Grenoble et imprimées en 1835; les secondes sont celles du Missel parisien. — Pour les rubriques générales du Missel romain on a suivi une autre marche la première partie, sous le titre de *Rubricæ generales*, et la troisième intitulée *De Defectibus*, se trouvent au mot *Rubriques*; la seconde partie intitulée *Ritus servandus*, et réglant les cérémonies qui doivent accompagner la récitation des prières, est imprimée à l'article *Messe*, où il est traité longuement de la messe basse et de la messe solennelle. Au texte latin est jointe une traduction placée soit en regard sur une colonne parallèle, soit après chaque paragraphe sous le titre de *Traduction et développements*. En outre, les diverses parties de la messe sont encore passées en revue aux mots qui les désignent, tels que, par exemple: *Introït*, *Kyrie eleison*, *Gloria in excelsis*, *Te igitur communicantes*, *Memento*, etc.; on y rappelle la rubrique et on y joint des explications puisées dans l'excellent ouvrage du P. Lebrun. Tous les ministres de l'autel, tant pour la messe basse que pour les messes et autres offices solennels; tous les officiers de l'église, ont aussi chacun leur article où sont détaillées les fonctions qui leur sont propres et la manière de les remplir. — Le Rituel et le Pontifical ne

sont donnés que par parties séparées, classées suivant l'ordre des mots auxquels elles se rapportent. Ainsi aux mots : *Abbé*, *Abbesse*, *Autel*, *Dédicace*, *Évêque*, *Couronnement*, on trouve toutes les prières et cérémonies pour la consécration d'un abbé, d'une abbesse, d'un autel, d'une église, pour le sacre d'un évêque, le couronnement d'un roi, d'une reine; il en est de même pour tous les sacrements, les bénédictions, les ordinations, les enterrements, la tenue des synodes, les visites épiscopales, etc., etc. Il n'est pas jusqu'aux processions pour lesquelles on n'ait imprimé toutes les hymnes de l'office du saint Sacrement. Aux articles *Office divin*, *Chanoine* et autres, on trouve ce qui s'y rattache des traités de Collet, *De l'Office divin* et *Des saints mystères*, lesquels sont ainsi reproduits à peu près en entier. Sur la *Canonisation*, on donne un abrégé du traité de Benoît XIV. Au mot *Chant* est joint une méthode de plain-chant et de chant figuré. Le mot *Saints*, omis, par parenthèse, dans le *Dictionnaire*, et placé dans le supplément, est suivi d'un catalogue alphabétique, le plus complet que nous connaissions, des saints et saintes honorés dans l'Eglise. Puisqu'on ne craignait pas d'être très-complet, il n'eût pas été sans utilité de joindre le nom latin au nom français de chaque saint. — Toutes les indulgences authentiques, attachées à diverses dévotions et pratiques de piété, sont détaillées dans ce *Dictionnaire* aux mots qui leur sont propres et accompagnées des prières qu'on doit réciter. Les principales fêtes de l'année y ont aussi leur place, avec leurs rubriques, les prières et les cérémonies qu'on y pratique. Tout ce qui tient aux rites sacrés et aux cérémonies de l'Église, aux personnes et aux choses, y est indiqué et expliqué le plus souvent par le texte même d'auteurs connus et estimés. Enfin, car nous ne pouvons tout dire, le traité d'Innocent III, *De sacro altaris mysterio*, imprimé intégralement, termine l'ouvrage.

Nous demandons pardon à nos lecteurs, ainsi qu'à l'auteur et à l'éditeur, à chacun pour ce qui les concerne, de ne donner qu'une idée très-imparfaite de ce volumineux ouvrage; mais la multiplicité et la variété des matières qu'il contient sont vraiment de nature à déconcerter la bonne volonté et l'ardeur du plus intrépide aristarque. Qu'on se fasse une idée du travail que sa rédaction a dû exiger. Si maintenant on attend que nous formulions un jugement sur l'ensemble de ce *Dictionnaire*, nous répéterons que la prolixité dans quelques en-

droits, et des répétitions, en sont, à nos yeux, le principal défaut, racheté, il faut le dire, par l'avantage de posséder surabondamment tout ce qui peut donner une connaissance complète des rites et des cérémonies de l'Église. Certains classements adoptés par l'auteur occasionnent parfois et au premier abord un peu d'incertitude dans les recherches, par la difficulté de tomber juste sur le mot auquel on doit recourir pour trouver ce dont on a besoin; mais on a remédié à cet inconvénient au moyen d'une bonne table méthodique divisée en sept parties relatives 1° au Bréviaire, 2° au Missel, 3° au Cérémonial, 4° au Rituel, 5° au Pontifical, 6° aux indulgences, 7° au Martyrologe. Nous jugeons ce *Dictionnaire* utile aux ecclésiastiques; nous les engageons à le posséder; il pourra leur tenir lieu de bien d'autres ouvrages relatifs aux rubriques et aux cérémonies sacrées.

302. **DISCOURS DE M. LE COMTE DE MONTALEMBERT,** pair de France, *dans la discussion du projet d'adresse. — Affaires de Suisse. — Séance du 14 janvier* 1848. — In-12 de 34 pages, chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 5 cent.

Nous ne venons pas formuler un jugement sur ce Discours ; on sait quel succès il a obtenu à la Chambre des pairs et son retentissement dans le public ; nous voulons seulement faire connaître à nos lecteurs l'édition qui vient d'en être publiée au prix le plus minime, et les engager à le répandre; car, à part quelques principes et quelques expressions qu'on peut contester, il est appelé à exercer une grande influence sur les hommes sincères. La question qui s'agite en Suisse intéresse au plus haut degré la religion et la liberté, et bien des esprits ont besoin d'être éclairés sur ce sujet. Les éditeurs ont fait précéder ce Discours des appréciations formulées par des journaux de diverses couleurs politiques.

303. **DISCOURS SUR LES HARMONIES DU CHRISTIANISME,** ou *La chute et la promesse au point de vue de la philosophie et de l'histoire,* avec un *choix de témoignages appropriés au sujet,* par Joanni Dénée, ex-professeur et précepteur. — 3e édition, corrigée, augmentée et entièrement refondue par l'auteur. — 1 vol. in-8° de xi-492 pages (1848), chez Adrien Le Clere; — prix : 6 fr.

Sous un titre différent, ce Discours n'est autre chose qu'une nouvelle édition, considérablement modifiée, d'un ouvrage que nous

barbarie ne devrait plus être de notre siècle, et qui est, de plus, contraire à tout précepte religieux. Nous regrettons de lire de pareils enseignements dans un livre d'ailleurs si sage et bien raisonné. Nous n'aimons pas non plus le sans-façon avec lequel l'auteur nous initie à toutes les habitudes de son intérieur; c'est un père de famille qui cause en employant toutes les locutions de sa province méridionale. Il nous dit d'abord : « Je suis de la Saintonge.... et d'une famille où « l'on ne craignit jamais d'avoir trop d'enfants (p. 7). » Et plus loin, en parlant de la nourrice de sa fille : « Cette femme ne me revenait pas du tout (p. 11), etc. » Ce style commun et parfois trivial n'empêche pas l'ouvrage d'être bon au fond, et peut-être quelques parents, voyant M. de Lacombe nommer tous les membres de sa famille, en racontant simplement sa propre histoire, auront-ils une confiance plus grande que celle que pourrait leur inspirer une *théorie générale* sur l'éducation; on est ici ramené à un cas particulier, il est vrai, mais présenté de façon à pouvoir, nous le croyons, être généralisé avec succès.

390. **GUERRES DE LA VENDÉE ET DE LA BRETAGNE** (LES) (1790-1832), par Eug. VEUILLOT. — 1 vol. in-8° de VIII-500 pages (1847), chez Saguier et Bray; — prix : 5 fr.

Quel épisode plus intéressant dans l'histoire de la Révolution que le récit des guerres de la Vendée et de la Bretagne! A ce mot seul de Vendée, il n'est pas un Français qui ne sente un vif sentiment agiter son âme, tant il éveille de grands souvenirs! Mais aussi, que de jugements divers, inspirés par l'esprit de parti, sur *cette lutte de géants*. Les uns ne voient dans les Vendéens que des rebelles, follement enthousiasmés pour une cause perdue, pour un drapeau avili; tandis que les autres exaltent, dans les soulèvements de la Vendée et de la Bretagne, le plus sublime élan de la fidélité d'un peuple à ses princes légitimes. Très-peu d'historiens s'élèvent au-dessus de la sphère politique; ils ne voient presque tous qu'un simple accessoire dans la question religieuse attachée à cette mémorable lutte. M. Eugène Veuillot, auteur de ce Résumé historique, prouve, au contraire, par les témoignages des deux partis, que la défense de la religion mit seule et maintint les armes à la main les populations des départements de l'Ouest. Il le prouve surtout par les événements eux-mêmes; en effet, quand la Vendée a-t-elle saisi le glaive des

batailles? — à l'époque où le malheureux Louis XVI, après avoir sanctionné le décret sur la constitution civile du clergé, eût jeté le schisme sur la terre catholique de France. — Quand la Vendée cessa-t-elle ses combats acharnés? — lorsque le général Hoche, saisissant le véritable esprit de cette guerre, et conséquent avec les principes de la République, eut garanti, en Vendée et en Bretagne, la liberté des prêtres et des fidèles. Il avait compris que c'était là *le grand moyen de ramener les paysans à l'obéissance*. Le premier Consul fut fidèle à cette tactique; et si la Vendée posa les armes en 1800, la cause sacrée qu'elle avait défendue demeurait triomphante. — La prise d'armes de 1815 et le mouvement inconsidéré de 1832 n'ayant eu qu'un caractère tout politique, avortèrent sans succès. — Tel est le point de vue sous lequel M. Eugène Veuillot a considéré l'histoire des insurrections vendéennes et bretonnes. Son récit, et les témoignages de son récit, nous ont fait partager ses convictions. Nous ne pouvons que donner des éloges à cette composition historique, écrite avec modération d'esprit, avec simplicité de style, et bien suffisante, par son étendue, pour faire connaître et apprécier cette partie si intéressante des annales de la Révolution.

310. HARMONIES DE L'ÊTRE, ***exprimées par les nombres,*** **ou les** ***Lois de l'ontologie, de la phsychologie, de l'éthique, de l'esthétique et de la physique, expliquées les unes par les autres et ramenées à un seul principe,*** **par P.-F.-G. Lacuria. — 2 vol. in-8° de IV-XV-387 et 380 pages, plus un tableau (1847), au Comptoir des Imprimeurs-Unis.**

Ces deux volumes offrent un singulier mélange d'aperçus curieux et bizarres, vrais quelquefois et souvent inintelligibles, exacts çà et là et plus souvent pleins d'inexactitudes. — Quand l'auteur veut bien descendre des hauteurs métaphysiques dans lesquelles il se perd et disparaît aux yeux des intelligences ordinaires, pour parler un langage plus naturel, nous dirions presque plus humain, on peut le lire avec intérêt, quelquefois même avec édification et avec fruit; mais quand les idées qui le dominent l'entraînent, quand le spirituel et le matériel viennent sous sa plume chercher à s'expliquer l'un l'autre, quand toutes ses théories des nombres et des couleurs se présentent à l'esprit étonné, il est peu de personnes, croyons-nous, qui aient le courage de continuer une lecture dans laquelle trop de choses plus que hasardées et téméraires viennent se mêler à un petit

nombre d'incontestables vérités. — Après avoir terminé ce singulier travail, nous nous demandons quelle sera son utilité, et nous n'en voyons aucune. Pour que nos lecteurs en jugent, nous laisserons M. Lacuria exposer lui-même le *but*, la *marche* et le *moyen* de son livre; il le fait à la page XI de sa préface, où il dit: « Le moyen, « c'est le nombre. Je me suis servi du nombre, médiateur universel, « pour établir un rapport entre l'idée et le fait, entre l'esprit et la « matière, entre l'absolu et le relatif; une fois ce rapport connu, ils « s'éclairent l'un l'autre; le nombre de la matière m'indique le « nombre de l'esprit; le nombre de l'esprit me donne la raison du « nombre de la matière, ainsi de l'un à l'autre la lumière s'accroît et « l'être dévoile quelques-uns de ses mystères. Enfin le but final de « l'ouvrage, c'est de rejoindre ce qu'on avait fâcheusement séparé, « la science et la foi; c'est de s'approcher autant que possible de la » synthèse universelle; en un mot, le but c'est l'unité. » — Or, nous ne voyons nullement, quant à nous, que, grâces à ces *Harmonies de l'être*, la science et la foi soient plus rapprochées: nous n'y trouvons qu'une conception singulière et bizarre, souvent blâmable, et qui mériterait plus de sévérité encore, si l'auteur dans son Avertissement ne se soumettait pas par avance à toutes les décisions de l'Église. — Sans utilité réelle, son livre peut être dangereux pour le plus grand nombre: nous nous abstiendrons en conséquence de le faire autrement connaître, et nous ferons des vœux pour que les études métaphysiques de M. Lacuria lui inspirent la pensée de quelque œuvre moins abstraite et plus rigoureusement orthodoxe.

311. HISTOIRE DES CORPORATIONS RELIGIEUSES EN FRANCE, par M. E. DUTILLEUL, avocat à la Cour royale de Paris. — 1 vol. in-8° (1847).

Si ce livre est tombé déjà sous les yeux de quelques-uns de nos lecteurs, ils n'auront sûrement pas tardé à se persuader que les principes et la conclusion de l'auteur ne sont pas de ceux que nous puissions approuver et admettre; ils auront remarqué les contradictions dans lesquelles il tombe, tantôt faisant l'éloge des congrégations religieuses, tantôt et finalement s'en déclarant l'adversaire. Quelques citations justifieront abondamment cette double assertion. — Plus d'une fois, M. Dutilleul a été forcé de reconnaître les avantages que la société, les sciences et les lettres ont retiré des institutions monastiques, et

voici comment il exprime les inconvénients de leur suppression : « Non-seulement la suppression des monastères a été entachée d'illé« galité, de rapacité, d'iniquité, mais tous les résultats moraux et « politiques de cette mesure ont été loin de répondre aux espérances « des philosophes et des historiens septentrionaux. Ces asiles détruits « ont rejeté dans le monde une foule d'âmes malheureuses, d'exis« tences brisées, de caractères sans lest et sans boussole, ou même « d'hommes faits pour la retraite et la prière. On a remarqué avec « étonnement que depuis la suppression des couvents dans certains « pays, les suicides y devenaient plus nombreux, que l'administra« tion des secours donnés aux pauvres y devenait plus difficile et la « bienfaisance moins spontanée et moins active (p. 149 et 150). » On peut voir comment l'auteur développe la même pensée dans un chapitre spécial (p. 271 et suiv.), ce qui ne l'empêche d'enseigner que les congrégations religieuses n'étant pas en harmonie avec l'esprit de la société actuelle, sont justement repoussées par elle. Ses paroles nous semblent même souvent anti-chrétiennes. Ainsi, il pose en principe que, selon la législation romaine antérieure au christianism. toute corporation ou association étrangère au corps même de l'État, commet, par le fait seul de son existence, un délit punissable ; d'où il tire cette conséquence que le christianisme primitif étant une association est aussi une révolte (p. 6). « Plus les corporations reli« gieuses, dit-il ailleurs, étaient hostiles au génie romain, plus elles « étaient conformes au génie chrétien (p. 39) ; » et comme plus loin il enseigne que le principe romain est celui qui doit régir les sociétés modernes, il s'ensuivrait que le christianisme lui-même serait en opposition avec les sociétés modernes. Pour se convaincre que, dans ses attaques contre les congrégations, c'est toujours le christianisme qui en est cause, il suffit de citer le passage suivant : « Nous verrons « dans la suite cette distinction se marquer nettement (celle du clergé « régulier et du clergé séculier), et les Ordres religieux, par leur « attache directe au centre pontifical, éveiller le mécontentement, la « colère et la vindicte de tous les clergés nationaux (p. 120). » Ne dirait-on pas que, si cette opposition des clergés nationaux contre les Ordres religieux était aussi réelle qu'on la suppose ici, elle viendrait de l'attache directe de ceux-ci au centre pontifical ? Qui le croira ? Quand on dit que « plus une race ou une nation adhérait profondément et complétement au catholicisme papal, plus les Jésuites y trouvaient

d'appui (p. 199), » n'est-ce pas avouer que l'hostilité contre les Jésuites n'est rien moins que l'hostilité contre le catholicisme papal, le seul qu'un vrai catholique puisse accepter? S'étonnera-t-on après cela d'entendre M. Dutilleul féliciter MM. Michelet et Quinet du rôle dont ils se sont acquittés *avec tant de plaisir et de succès?* Seulement nous doutons fort que Gerson se trouvât très-honoré d'être mis en telle compagnie (p. 123). Sans multiplier les citations, nous en avons dit assez pour conclure que ce livre est mauvais et doit être repoussé.

312. **HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE**, par Jean ALZOG, docteur en théologie, professeur d'exégèse et d'histoire ecclésiastique au séminaire archiépiscopal de Posen, traduite sur la troisième édition par Isidore GOSCHLER, prêtre, docteur ès-lettres, licencié en droit, professeur de philosophie et directeur du collége Stanislas, et Charles-Félix AUDLEY, avec un *Tableau chronologique* et deux *Cartes géographiques*. — Tome 3; 1 vol. in-8° de 623 pages (Paris, 1847), chez Waille; — prix : 6 fr.

On l'a dit souvent, et l'on a eu raison, la science allemande a coutume d'être plus étendue que sagement combinée dans les esprits même les plus distingués, et l'on peut ajouter cette réflexion que la conversation ordinaire et le mélange habituel avec les protestants donnent aux ouvrages de ce pays une teinte de condescendance, pour ne pas dire d'indifférence, qui ne paraît pas s'accorder toujours avec nos idées françaises, ou plutôt avec les idées romaines. C'est ce qui ressortira jusqu'à l'évidence de l'examen de ce volume, dont nous sommes loin de nier sur beaucoup de points le mérite, mais où la critique la moins sévère relevera plus d'un défaut.

D'abord, nous aimons à le déclarer dans cet article comme dans les précédents, M. Alzog est un homme éminemment instruit; il déploie partout une immense érudition; on est étonné qu'il connaisse et qu'il cite les ouvrages marquants et même les journaux distingués de tous les pays catholiques ou protestants, quel que soit leur langage; de plus, ses sentiments sont franchement religieux et l'on ne saurait douter de la pureté de ses intentions. En un mot, nous estimons l'auteur sans le connaître; nous louons son travail; nous approuvons en général l'esprit qui y a présidé; nous en recommandons la lecture particulièrement aux personnes instruites et capables d'apprécier un abrégé plein et concis de l'histoire universelle de

l'Église, appuyé sur l'autorité de tous les livres bons ou mauvais qui s'y rattachent; mais, comme personne n'est parfait, nous pensons que, malgré sa doctrine, M. Alzog a quelquefois porté des jugements que la saine critique ne saurait admettre, et c'est sur ces différents articles que nous croyons devoir faire nos réserves.

Nous trouvons d'abord de la dureté et de l'exagération dans ce portrait du pape Léon X : « Il était plus artiste que pontife; *la reli-* « *gion* n'étant pas pour lui *l'affaire la plus importante*, il avait « peine à se figurer que d'autres s'exposassent à tant de périls dans *le* « *seul intérêt* de la religion (p. 26). » Mais, en revanche, nous avons été surpris de voir toute l'histoire de Clément XIV se résumer, presque sans aucune observation, dans cette courte phrase : « Un des premiers « actes de son autorité souveraine fut l'abolition de l'Ordre des Jé- « suites (p. 308, 309). » M. Crétineau-Joly n'aurait pas été si concis.

Puisqu'il est question de Jésuites, l'auteur, pour se montrer sans doute impartial, en parle tantôt avec de grands éloges, tantôt d'une manière qui ne nous paraît pas convenable : « *Ils* avançaient des « principes fort dangereux, par exemple, que la puissance royale « émane du peuple, d'où *ils* déduisaient la théorie de la souveraineté « du peuple jusqu'à ses dernières conséquences, jusqu'à *justifier*, « dans certaines circonstances, *le meurtre des tyrans*, comme l'avaient « fait les chefs du protestantisme (p. 218, 219). — La seule chose « qui fit défaut aux Jésuites, ce fut *la théologie spéculative* et une « *investigation philosophique profonde* (p. 229). — En suivant « l'histoire des diverses Églises nationales, on s'aperçoit que l'Ordre « des Jésuites, si actif et si utile dans la période précédente, *n'a* « *plus* dans celle-ci *sa force et sa vertu* primitives, on ne sait plus les « appliquer à leur destination première. *Sa décadence*, son abolition, « sont un des événements les plus importants de l'histoire (p. 362). « —Dans leur zèle pour la vérité et pour le bien, les Jésuites s'étaient « parfois égarés et avaient eu recours *à des moyens blâmables*. Dans « la conscience de leur mérite, ils s'étaient élevés avec orgueil au- « dessus des autres Ordres religieux et les avaient blessés dans leurs « droits. Adversaires des jansénistes, *ils avaient obéi, dans leurs* « *querelles, à l'esprit de parti*, au lieu de traiter les questions du « point de vue de la doctrine. Confesseurs des souverains, *chargés* « *de la censure des livres*, ils n'avaient pas toujours exercé leurs

« fonctions avec cette sévérité consciencieuse qui seule est garant des « mœurs et du salut de l'Église (p. 365). — Peut-être le coup d'État « qui fit disparaître cette grande institution n'eût-il pas eu lieu, si les « Jésuites *avaient concédé* aux cours ennemies, dans le moment « opportun, *quelques modifications* dans l'organisation de leur « Ordre; mais Ricci, leur vieux supérieur général, croyant encore à « l'indestructibilité de son Ordre, avait répondu, *dit-on*, à son pro- « tecteur Clément XIII : ‹ *Jesuitæ aut sint ut sunt, aut planè non* « *sint* (p. 369). » M. Alzog est toujours pour les concessions; mais Ricci avait raison; si cet illustre général avait cédé, les Jésuites ne seraient plus.

Nous avons dit que le terrain des concessions est celui de notre historien; et c'est l'esprit qui se manifeste à toutes les pages. Tout acte de fermeté, surtout quand il n'est pas heureux, lui semble digne de blâme. « Jacques II proclama la liberté des cultes et des con- « sciences : s'il en était resté là, il aurait *probablement* apporté de « grands adoucissements au sort de ses coréligionnaires; mais il voulut « rétablir la prédominance de la religion catholique, et il en prépara « ainsi la ruine, *il renoua les rapports avec Rome* (p. 142). — La « révocation de l'édit de Nantes fut une mesure, sinon tout à fait « arbitraire, du moins extrêmement imprudente, d'où il résulta l'*émi-* « *gration immédiate de soixante-sept mille calvinistes* (p. 164). — « Le cardinal de Tournon ayant proscrit par un décret les coutumes « dites malabares, et une bulle de Benoît XIV ayant confirmé plus « tard cette interdiction, il fallut *dès ce moment* renoncer aux succès « de l'Évangile dans les Indes (p. 372). » — On pourra juger de l'indulgence de l'auteur par le langage qu'il tient en parlant des écrivains de toutes couleurs et de toute espèce. Selon lui, Luther *avait des convictions profondément religieuses* (p. 17), et la plupart de ses disciples, dont on cite les noms, *étaient pieux;* ainsi Spéner joignait à une « grande instruction *un amour profond de la vérité, et* « *un sens chrétien très-juste*. Aussi tenait-il chez lui de *pieuses* « réunions (p. 380, 381). — Les piétistes avaient une bienfaisante « *piété;* et Bengel a commenté l'Ecriture sainte avec autant de *piété* « que de science (p. 382). — Herder (qui a nié tous les miracles de « l'ancien Testament) ne perdit jamais les *profondes impressions* « *d'une éducation chrétienne :* plus tard, la vanité affaiblit *sa foi* « (p. 393). — Les méthodistes surent ranimer le *sentiment religieux*

« et moral parmi les classes populaires (p. 399). — Ils entreprirent la « *conversion* des sauvages sous la seule impulsion de *leur foi* et de « leur dévouement (p. 402). — Les piétistes ont contribué à ranimer « *la vie intérieure* dans bien des âmes (p. 585). — Les discussions « (entre protestants) ont servi à manifester *de nobles et pieux sen-* « *timents* qui excitent l'intérêt de l'historien (p. 588). — Les mis- « sionnaires protestants déploient un *zèle vraiment louable* (p. 593). « Enfin la pieuse tendance d'un Jean Taulère, d'un Thomas à Kempis « avait exercé *une vivante influence non*-seulement sur Luther, mais « sur divers membres des Églises protestantes. *Cet esprit intérieur* se montra dans leurs ouvrages (p. 185). » — L'indulgence de l'auteur ne se borne pas aux protestants; les jansénistes ont part aux mêmes ménagements. « Les religieuses de Port-Royal avaient acquis « une grande considération par leur *sincère piété* (p. 316). — Le « pape condamna *les réflexions morales;* peut-être n'avait-on pas, « en un sens, assez considéré qu'il ne s'agissait, dans le livre de « Quesnel, que de méditations pieuses, d'aspirations et de formules « de prières, et non de distinctions dogmatiques, par conséquent « scientifiquement rigoureuses (p. 318). — Si Quesnel obscurcit la « pureté de la doctrine, d'un autre côté ses adversaires ne furent pas « sans mériter *de graves reproches* (p. 319). — Le schisme d'Utrecht « s'est perpétué jusqu'à nos jours, parce que cette Église refuse « opiniâtrément d'admettre la bulle *Unigenitus; car, du reste,* elle « *reconnaît la primauté de Rome*, chacun de ses évêques nouveaux « témoigne *son respect et sa soumission au pape* qui n'en tient « compte, et au contraire excommunie d'ordinaire l'élu (p. 322). » On ne s'étonnera plus alors que M. Alzog trouve que Rome, en 1807, a été trop exigeante et trop exclusive dans les affaires d'Allemagne aussi bien que les gouvernements temporels avec lesquels elle avait à traiter (p. 473); que les deux Dupin reçoivent de sa part des éloges sans blâme, l'ancien pour avoir consacré sa vie à la biographie des Pères (p. 331), le moderne pour avoir eu le courage de proclamer publiquement et avec chaleur ses *convictions* religieuses (p. 495); que Richard Simon, malgré des assertions hardies et des exagérations fréquentes, soit proclamé *le premier critique des temps modernes* (p. 331); que l'on exalte l'histoire de Lingard, qui, supérieure incontestablement à toutes les histoires d'Angleterre sorties des plumes protestantes, a été loin cependant de satisfaire le sentiment religieux

des catholiques, comme ayant un caractère d'impartialité sévère, et de véracité inattaquable (p. 502) ; que l'on parle d'Hermès comme d'un homme qui a donné aux études une direction sérieuse, mérité l'attachement et la vénération de ses disciples, et créé un système qui a produit, *à son insu et à l'insu de ses élèves*, un caractère rationaliste et pélagien que Rome a dû condamner (p. 559); que l'on présente le professeur Jahn comme généralement approuvé par les catholiques et les protestants (p. 553); qu'enfin on attribue la réaction religieuse en France d'abord aux ouvrages de l'idéologue Saint-Martin, et ensuite aux *scènes* à la fois *sévères* et attendrissantes d'Atala, dont le style poétique contribua puissamment à *vaincre l'indifférence* d'un peuple aussi léger que spirituel. — Ne serait-ce pas enfin par le même esprit de ménagement, ou plutôt de faiblesse, qu'en parlant de l'immaculée Conception, l'auteur se contente de conclure les débats élevés sur cet article entre les Dominicains et les Franciscains par cette courte parole : « Les deux Ordres religieux renouvelèrent auprès de « Grégoire XV leurs tentatives pour avoir une solution que le *pru-* « *dent* pontife ne leur accorda pas plus que ses prédécesseurs « (p. 263)? » N'eût-il pas fallu ajouter, ou en cet endroit, ou plus tard en son lieu, que les pontifes ses successeurs, non moins *prudents* que lui, trouvant les temps plus favorables, et les esprits plus mûrs, ont, depuis cette époque, donné de larges preuves de leur adhésion à ce grand privilége ; qu'avec leur autorisation de nombreuses et célèbres Églises saluent, dans leurs offices publics, Marie comme immaculée dans sa conception, et que Marie préside avec le même titre à des communautés religieuses aussi savantes que zélées. — Remarquons cependant que l'indulgence de M. Alzog n'a pu l'empêcher de faire une observation importante sur les anciens membres d'une Société célèbre, réunie il n'y a pas longtemps sous les auspices d'un génie devenu trop fameux par ses égarements; « c'est que, dit-il, « bien que tous ces auteurs soient animés des plus saintes intentions, « quelques-uns d'entre eux ont de la peine encore à se dépouiller « complétement de leurs précédentes erreurs (p. 494). »

Nous ajouterons à ces observations le relevé de quelques assertions fausses ou hasardées; par exemple, on blâme ceux qui *croient naïvement aux luttes de Luther contre le démon et au pouvoir des sorciers* (p. 379); nous croyons, avec les rituels de l'Église, qu'il peut y avoir des effets diaboliques contre lesquels il est utile de recourir

aux saints exorcismes, et avec Luther lui-même qu'il a eu plus d'une affaire avec le démon, surtout pour l'abolition de la messe privée. On peut consulter à ce sujet ce qui est rapporté dans l'édition des *Lettres de Scheffmacher* (Lyon, 1839, t. 3). — On se fait l'écho des mauvais journaux de France en rejetant sur des innocents les causes de la Révolution de Juillet : « Les missionnaires chargés d'évangéliser le « peuple, *commirent quelques imprudences*, se produisirent *mal à* « *propos* dans certaines localités, *suscitèrent* contre eux une polé- « mique pleine de sarcasme, de fiel et de calomnies, *occasionnèrent* « de nombreuses pétitions adressées contre eux aux Chambres, et de « *véritables émeutes* à Brest et à Paris (p. 465). » Autant vaudrait-il dire que les confesseurs et les martyrs ont *suscité par leur imprudence à défendre la vérité* une polémique élevée *mal à propos*, et dont le résultat a été des émeutes, des meurtres, des incendies et des échafauds, non contre les autres, mais contre eux-mêmes. Au moins, en faisant plus bas (p. 468) l'éloge de l'abbé Loevenbroek, aurait-on dû rendre aux missionnaires la justice de remarquer qu'il appartenait à leur Société. — L'auteur va certainement trop loin en affirmant qu'*une grande partie* du clergé français est encore *dépourvue de la culture scientifique* qui lui serait nécessaire pour agir efficacement sur les esprits (p. 492). — Il aurait bien fait de ne pas prévenir le jugement de l'Eglise en mettant à la tête d'un de ses chapitres, et cela en gros caractères : « Fin du règne de Pie VI *martyr* « (p. 411). » Nous n'avons pas le droit de distribuer ainsi les auréoles célestes. — Il n'aurait pas dû dire, en parlant des sociétés bibliques, que leurs Bibles étaient défectueuses, parce que depuis 1831 on avait supprimé *les livres apocryphes ;* il aurait fallu dire les livres qu'ils regardent comme apocryphes. — L'article sur l'Autriche nous paraît flatté (p. 520). Celui de la Bavière ne l'était peut-être pas à l'époque où écrivait l'auteur (p. 524), mais il est aujourd'hui bien éloigné de la vérité. — Enfin on regrette que par une omission qui nous semble impardonnable, on ne trouve pas un mot, pas même le nom des généreux soldats de Jésus-Christ qui, partis de l'Europe, ont rougi de leur sang les terres infidèles. Devait-on se contenter de citer seulement deux ou trois des indigènes qui ont remporté la couronne du martyre (p. 567) ?

Nous savons gré aux traducteurs d'avoir déclaré dans une note qu'ils ne se rendaient pas caution des jugements portés par l'auteur

sur les événements et les hommes de la France (p. 465); peut-être auraient-ils bien fait d'être plus explicites. Nous avons généralement à les féliciter sur leur traduction dont le style est agréable et facile. Seulement il y a lieu de s'étonner que des hommes instruits aient trop souvent défiguré les noms de leurs plus illustres compatriotes. Sous leur plume, le P. Pétau est *Pétavius* (p. 93), dom Maran est *Maranus* (p. 330), Valois est *Valésius* (p. 331); pour les temps modernes, le P. Caillau est le P. *Caillou*, et l'abbé Glaire est l'abbé *Glaize* (p. 493, 494). Nous demanderons aussi à MM. Goschler et Audley pourquoi ils font tutoyer un roi par un évêque, et un pieux auteur par un pape, Sigismond Auguste par Stanislas Karnkowsky, primat de Pologne (p. 108), et Louis de Grenade par Grégoire XIII (p. 257). — Enfin nous leur ferons observer que l'on ne dit pas *antéchrist*, mais *antechrist*, la première orthographe étant contraire au sens du mot aussi bien qu'à la décision de l'Académie (p. 124 *et alibi*); qu'à la page 282 et 383 ils ont répété coup sur coup la même note.

En somme, traduction bonne, quoique avec de légers défauts; ouvrage bon lui-même sous plus d'un rapport, mais qui ne laisse pas de présenter çà et là de fâcheuses taches; lecture solide et profonde, qui, par son caractère scientifique aussi bien que par ses aperçus quelquefois hasardés, demande des esprits faits et des jugements formés; voilà en deux mots ce que nous croyons devoir dire de cette intéressante histoire, que nous recommandons d'ailleurs à la classe de lecteurs que nous venons d'indiquer. A.-B.-C.

313. **LETTRES AU CLERGÉ PROTESTANT D'ALLEMAGNE** *sur les causes des désordres politiques, moraux et intellectuels renfermés dans les principes de la Réforme et sur les effets que ces causes produisent de nos jours*, par Mgr. Luquet, évêque d'Hésebon. — 2 vol. in-12 de 384 et 338 pages (1847), chez Jacques Lecoffre et Cie; — prix : 5 fr.

Elle était digne d'un évêque catholique, la généreuse pensée de tenter un nouvel effort pour éclairer les protestants par la réfutation calme et, si on peut le dire, historique des erreurs qui font aujourd'hui encore la base de toutes les sectes de la religion prétendue réformée. C'est dans le but le plus charitable que Mgr. Luquet s'adresse au clergé protestant d'Allemagne. Il le supplie d'examiner avec lui,

explicatives et justificatives. Les deux premières lettres ont pour sujet les erreurs doctrinales du protestantisme et leurs progrès; c'est là que l'évêque catholique se montre fort de toutes les vérités de notre foi contre les égarements sans règle, sans but, sans limites d'aucune sorte, de Luther et de ses adeptes. Nous voudrions pouvoir analyser longuement la troisième lettre, mais nous devons nous borner à en indiquer le sujet . Mgr. l'évêque d'Hésebon, pour que son œuvre fût complète, a voulu joindre à l'étude du passé celle de l'avenir; il s'est appliqué, avec un vrai talent, à chercher quelque motif d'espérance dans les tendances actuelles des esprits dans les divers royaumes; partout, dit-il, se remarque un mouvement de progrès; les gouvernements se modifient, les hommes se montrent plus attentifs aux grandes questions, et l'instabilité des doctrines protestantes les frappera peut-être. Pour terminer dignement, Mgr. Luquet fait un appel plein d'onction aux ministres allemands: il leur expose, avec une clarté singulière et une conviction touchante, le sens et la raison de nos sacrements; ces pages sont peut-être les mieux écrites de ce livre, rempli de tant et de si bonnes choses, et dont l'instructive lecture doit être utile à tous et précieuse surtout aux hommes de bonne foi, ministres de la religion dissidente, qui n'ont peut-être besoin que d'être éclairés pour revenir à l'unité. A.

314. **LETTRES SUR L'ALGÉRIE**, par X. Marmier. — 1 vol. in-12 de XLI-312 pages (1847), chez Arthus Bertrand; — prix: 3 fr. 50 c.

Tout le monde, pour mille et une raisons, ne peut pas aller se promener en Algérie comme M. X. Marmier, surtout dans l'illustre compagnie d'un ministre de France. Tout bon Français, cependant, s'intéresse à cette colonie qui nous a coûté tant de sang et d'argent, et nous a déjà valu tant de gloire. Voilà, sans doute, pourquoi M. Marmier nous a donné ce volume. Nous le remercions avec un empressement d'autant plus cordial, que, cette fois enfin, nous n'avons pas à lui adresser le moindre reproche. La religion et les mœurs sont ici respectées comme elles doivent toujours l'être: pas un trait, pas un mot ne pourraient, dans ce livre, effaroucher les yeux les plus délicats. Pourquoi n'en est-il pas toujours ainsi, même parmi les œuvres de l'auteur qui nous occupe? Ces *Lettres* ont-elles moins de charmes que les précédentes sur les pays du nord de l'Europe? Le style de M. Marmier, pour être chaste, a-t-il perdu de sa pureté, de

sa fraîcheur, de son élégance de bon goût? nous ne le pensons pas. Aussi, tout le monde pourra lire ce volume, et y apprendra suffisamment dans quel état se trouve notre France africaine. Mais ce n'est pas un livre pour les savants : ils n'y trouveraient rien qui agrandisse le cercle des connaissances géographiques, historiques ou politiques. M. Marmier ne néglige pas pour cela les données de la science : il en use seulement assez pour compléter ses récits de touriste. — Les *Lettres sur l'Algérie* ne s'adressent, par conséquent, à aucune classe spéciale de lecteurs, mais à toutes. Elles instruisent, sans étalage d'érudition, elles intéressent, elles amusent même en plus d'une page. On ne peut pas en dire autant, avec vérité, de toutes les publications.

315. **MISSION DU MADURÉ** (LA), d'après des *Documents inédits*, par le P. J. Bertrand, de la Compagnie de Jésus, missionnaire du Maduré. — Tome 1er de XII-380 pages (1847), chez Poussielgue-Rusand, à Paris, et chez J.-B. Pélagaud, à Lyon; — prix : 6 fr.

Les lettres écrites des missions lointaines, intéressantes pour la piété qui se réjouit des conquêtes des missionnaires et s'édifie du récit de leurs travaux, des fatigues et des sacrifices qu'ils s'imposent, le sont aussi pour la science qui recueille les détails curieux qu'on y trouve sur des contrées et des peuples presque inconnus ; aussi sont-elles toujours accueillies avec empressement. Il est vrai, cependant, qu'elles offriraient encore plus d'intérêt et d'utilité si, classées selon l'ordre des temps, des lieux et des faits, elles formaient un ensemble méthodique et complet. C'est ce que le P. Bertrand, missionnaire du Maduré, a entrepris d'exécuter pour cette intéressante mission, en faisant un choix des lettres jusqu'à présent inédites, en élaguant les hors-d'œuvre et les répétitions, et leur donnant un enchaînement historique. Ces lettres occuperont deux volumes auxquels celui dont nous parlons aujourd'hui, le seul qui ait encore paru, sert d'introduction, tout en présentant en lui-même un ouvrage à part et indépendant. — L'auteur le divise en deux parties dont la première contient des notions générales sur l'Inde, le tableau géographique de l'Indoustan, l'origine et l'antiquité, les mœurs, les religions des peuples de l'Inde, un aperçu historique de l'état du christianisme dans ces contrées. — La seconde partie est presque entièrement consacrée à une polémique regrettable, à notre avis, en tout temps et surtout dans celui où nous

sommes: Il est juste de dire que l'auteur ne fait que répondre à des accusations dirigées contre les missionnaires de la Compagnie de Jésus, auxquels on reproche de n'avoir pas travaillé sérieusement à former un clergé indigène dans leurs missions. Le P. Bertrand repousse ce reproche en montrant que les missionnaires de son Ordre ont mis leurs soins à former des prêtres indigènes partout où ils l'ont pu; qu'il faut tenir compte des difficultés et des circonstances; qu'on ne peut raisonnablement rendre les anciens missionnaires responsables de la ruine des missions fondées par eux; il établit la supériorité des Ordres religieux sur les prêtres séculiers pour ce genre d'apostolat, et justifie la Compagnie de Jésus du blâme d'intolérance des rites différents du rite latin. En lisant cet ouvrage, on trouvera que le P. Bertrand donne de bonnes raisons sur ces différents points. Nous nous abstenons d'émettre toute autre opinion; et puisque les principes sont admis et reconnus de part et d'autre, à quoi bon récriminer sur le passé? Le devoir, selon nous, n'est pas de discuter, encore moins d'attaquer, mais de s'entendre, de se prêter un mutuel concours, et de travailler de concert à propager la foi et le règne de l'Evangile.

316. ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE. — *Annales, numéros* 2, 3, 4, 5, 6, in-12, ensemble de 360 pages, aux bureaux de l'OEuvre, rue de Grenelle-Saint-Germain, 122, et chez Sagnier et Bray.

Nous avons fait connaître, dans notre tome 5 (p. 427, livraison de mars 1846), le premier numéro de ces Annales. Depuis cette époque, l'Œuvre de la Sainte-Enfance a pris en France et à l'étranger de rapides accroissements; elle a reçu la sanction sur laquelle toute œuvre pieuse et catholique doit s'appuyer, celle du chef de l'Eglise. Sa Sainteté Grégoire XVI, de vénérable mémoire, accorda pour le diocèse d'Arras deux indulgences plénières, l'une pour le jour de l'octave de l'Épiphanie, l'autre pour le jeudi de la semaine du bon Pasteur, à ceux qui assisteraient à la messe de l'Œuvre et y communieraient. Cette concession du 19 mars 1846 fut étendue, le 2 mai suivant, au diocèse de Bayeux. Par un rescrit du 10 janvier 1847, Sa Sainteté Pie IX a daigné accorder les mêmes indulgences généralement à tous les associés de l'Œuvre. Depuis cette époque, la publication des Annales s'est faite plus régulièrement et à des intervalles plus rapprochés; quatre numéros ont été publiés dans le courant de 1847, et le plus récent porte la date de décembre dernier.

Nous dirons, en un mot, que chaque livraison contient divers documents et des correspondances d'Europe très-propres à faire connaître les progrès et la situation de l'Œuvre, et des lettres écrites des missions, qui exposent les fruits qu'elle produit déjà ou ceux qu'elle est appelée à produire. La lecture de ces documents est intéressante, et doit favoriser les développements de l'Œuvre de la Sainte-Enfance; nous recommandons l'une en récommandant l'autre.

317. PIEUX PÈLERIN DE NOTRE-DAME DE GRACE (LE), ou *Manuel pour le pèlerinage de la sainte montagne de Rochefort*, contenant une *Notice historique sur Notre-Dame de Grâce de Rochefort*, des *Considérations sur les pèlerinages en général* et un *Recueil de pièces à l'usage des pèlerins*; par l'abbé J.-A. G. — 1 vol. in-18 de XIV-250 pages (1847), chez Soustelle-Gaude, à Nîmes.

Nous avons lu avec un véritable intérêt cet opuscule, destiné à propager parmi les fidèles la tendre dévotion envers l'auguste Mère de Dieu. Le style en est facile et élégant, il est semé de réflexions touchantes, souvent empreintes de la piété la plus suave. La première partie renferme une Notice historique sur l'origine et l'accroissement du sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Grâce, comme aussi sur les outrages et les profanations que lui firent essuyer le temps et la fureur sacrilége des hérétiques et des révolutionnaires; car il eut ses jours de gloire et ses jours de deuil, comme presque tous les monuments élevés par la main des hommes, conservés ou embellis en temps de paix, mutilés ou détruits en temps d'anarchie et de troubles. L'auteur a eu l'heureuse idée de ne mentionner dans son livre, à propos des prodiges opérés par l'intercession de Marie, que les miracles revêtus de preuves légales et authentiques, invulnérables aux traits de la critique. Ces miracles furent si nombreux et si éclatants, que le pape Urbain VIII, par sa bulle de 1636, établit une confrérie dans la chapelle de Notre-Dame de Grâce, et l'enrichit des plus précieuses indulgences, afin de favoriser l'élan religieux des populations du Midi, qui s'y rendaient en foule pour honorer la puissante Reine du ciel. La régente de France, Marie-Anne d'Autriche, et Louis XIV lui-même, voulurent laisser dans ce sanctuaire béni des preuves de leur piété et de leur munificence. — A côté de l'église bâtie en l'honneur de Marie, s'éleva le monastère encore existant des Bénédictins, qui s'établirent sur la sainte montagne le 1er octobre 1637. Ils en

commandons l'œuvre du P. Rothenflue comme savante et orthodoxe : ces deux mots résument son mérite et justifient les éloges que nous lui avons donnés. H. d'A.

337. **LEÇON DE LITTÉRATURE MODERNE** (une), *Dialogue satirique*, par Jourdain (Amédée). — Brochure in-8° de 48 pages (1847), chez Périsse frères, à Paris et à Lyon ; — prix : 50 c.

338. **SCIENCE ET L'ESPRIT** (la), *Entr'acte du Dialogue satirique*, par le même. — Brochure in-8° de 32 pages (1847), chez les mêmes; — prix : 50 cent.

Dans le premier de ces Dialogues figurent deux personnages, M. Pinson, célèbre éditeur, et Narcisse, jeune littérateur qu'il protége et prétend diriger selon ses idées en lui enseignant la manière dont on fait fortune aujourd'hui et par laquelle on parvient à se créer un nom dans la littérature moderne. L'auteur décrit spirituellement et avec justesse la forme et le mécanisme extérieur du roman, tel qu'il est trop souvent traité de nos jours ; on y voit déjà comment les entrepreneurs et les manœuvres y font bon marché de la morale. M. Jourdain se propose de montrer dans un second dialogue l'étrangeté des doctrines répandues dans les principaux romans de l'époque, si son premier essai est bien accueilli du public. C'est un double vœu que nous formons. Une série de plusieurs dialogues du même genre composerait un volume qui attirerait peut-être mieux l'attention des lecteurs qu'une brochure légère. — L'*Entr'acte* est un dialogue entre la science et l'esprit, qui discutent chacun pour ses avantages personnels et sur les défauts de son antagoniste. Ils concluent par un arrangement qui doit les faire marcher d'accord au profit de l'un et de l'autre.

339. **LÉGENDE DU JUIF-ERRANT**, par J. Collin de Plancy. — 1 vol. in-8° de 400 pages, orné de 2 grandes vignettes en couleurs (1847), chez Mellier frères, à Paris, et chez Guyot père et fils, à Lyon ; — prix : 5 fr.

La *Bibliothèque des légendes*, après toute une année d'interruption (V. notre t. 6, p. 74), paraît devoir se compléter bientôt en huit volumes ; celui-ci en est le septième. La *Légende du Juif-Errant* s'y trouve encadrée dans un récit d'ailleurs très-attachant, que l'auteur prend à l'époque où les anabaptistes, exagérant la doctrine de Lu-

ther et la poussant à ses conséquences extrêmes, formèrent une secte nouvelle et fort dangereuse, s'emparèrent de la ville de Munster, en chassèrent l'évêque contre lequel ils soutinrent un siége, sous la conduite de Jean de Leyde, tailleur d'habits, qui s'était fait déclarer roi. La ville fut reprise par l'évêque en 1535, et le prétendu roi, ainsi que son confident Knisperdollin, y périrent dans les supplices. Entre les assiégés et les assiégeants on voit souvent apparaître un mystérieux vieillard, fauteur des premiers et les assistant de son activité et de ses ruses, toujours en mouvement et toujours infatigable. De part et d'autre on soupçonne qu'il pourrait bien être le Juif-Errant, et de là divers récits touchant ce fabuleux personnage. L'auteur les a entremêlés de manière à exciter et à varier l'intérêt du lecteur; il a su tout à la fois très-bien peindre le fanatisme et les excès des sectaires et raconter les diverses légendes qui eurent cours relativement au Juif-Errant.

340. MAISON DU CAP (LA), *Nouvelle bretonne*, par Hippolyte VIOLEAU. — 1 vol. in-12 de VIII-274 pages (1848), chez Sagnier et Bray; — prix : 2 fr.

Cet ouvrage n'est point inédit; il a paru dans le *Correspondant* et a donné lieu déjà à quelques critiques contre lesquelles l'auteur proteste dans sa Préface, refusant d'accepter le reproche d'invraisemblance fait à l'action du héros de ce roman, reproche qui lui paraît peu réfléchi. — Il s'agit d'un jeune homme amoureux, et qui, par dévouement, cède à un rival la personne qu'il aime. — On a taxé d'impossible une semblable abnégation, et l'auteur répond que le cœur humain est encore susceptible de ces beaux sentiments dont l'antiquité offre quelques exemples, faisant remarquer pour sa justification que son héros obéit non pas seulement à un sentiment exclusivement humain, mais à une pensée religieuse qui le porte à tenter ce sublime effort pour sauver l'âme de son rival qui menace d'attenter à ses jours. « Je suis convaincu, dit M. Violeau (p. VI), qu'à la place « de mon héros cent autres auraient fait comme lui. » Nous ne voudrions pas discuter cette question, sur laquelle on peut fort bien ne pas partager l'avis de l'auteur, nous nous bornerons à analyserson livre en quelques mots.

Un prologue est destiné à fournir a *Adrien*, le personnage principal, l'occasion de raconter à deux jeunes gens sa propre histoire,

dont le théâtre est la *maison du Cap*, située sur les falaises de la Cornouaille. — Orphelin presqu'en naissant, il avait été adopté par Mazé-Kervella et sa femme, propriétaires de la *maison du Cap*, et déjà chargés d'un enfant devenu orphelin pendant que la femme Mazé le nourrissait; ces deux frères de lait grandissaient en apprenant à connaître Dieu, grâces aux leçons d'un bon prêtre de la paroisse, quand leur mère adoptive mit au monde une fille, sa première enfant; elle fut nommée Noëlla. Les orphelins avaient désormais une sœur. — Le curé Olivier voulant faire donner à ces enfants une instruction plus étendue que celle que l'on reçoit au village, les envoya au collége. — Adrien en revint pieux et bon. — André y perdit sa foi, ne voulut plus reprendre, comme le faisait son frère, l'habit du villageois, alla chercher à la ville une position qu'il ne put atteindre, et revint après deux années demander un abri à son père adoptif. Adrien voulut alors tenter de le ramener aux sentiments pieux; mais il ne put réussir, et ne tarda pas à découvrir que celui qu'il nommait son frère aimait Noëlla, et était revenu pour elle; or, lui aussi l'aimait, et, bien plus, il espérait obtenir sa main. Le moment de la conscription arrive : le sort désigne André. — Forcé de s'éloigner, celui-ci s'ouvre à son frère, lui dit tout, et montre sa résolution bien arrêtée de mettre fin à ses jours. — Jusque-là, Adrien avait été bon, prévenant pour son frère malheureux parce qu'il était impie; à ce moment il s'élève au plus haut degré de l'abnégation; il part à sa place et renonce au bonheur qu'il a rêvé. Sa piété le soutient, il a confiance en Dieu, et se console en pensant que Noëlla, devenue sans doute la femme d'André, le ramènera à Dieu et sauvera son âme. Mais celui-ci, que les hésitations de la jeune fille ont éclairé sur ses véritables sentiments à son égard, et qui n'a, dans son irréligion, nul recours contre le découragement et le désespoir, fuit la maison paternelle et se précipite des roches de Roc-Nivélen. Noëlla, s'accusant de la mort de cet infortuné, s'enferme dans un cloître après avoir fermé les yeux de son vieux père. — A son retour à la *maison du Cap*, Adrien ne retrouve plus que le vieux curé, apprend de lui la catastrophe que son dévouement n'a pu conjurer, et puise dans sa confiance en Dieu la force d'accepter sans murmure le double sacrifice de celle qu'il aimait et de celui qu'il n'a pu sauver. — En admettant comme possible, ainsi que le veut M. Violeau, la donnée de ce roman, nous croyons qu'il eût été utile d'en rendre le dénouement moins tragique. Si, comme nous

bon sens, une simplicité, une logique fort rares. Nous sommes obligés de résister au désir d'en citer quelque passage, mais nous voulons ajouter que tout, dans ce petit écrit, est dicté par une expérience pratique, par le sentiment d'une conscience parfaitement droite, et d'un civisme noblement entendu.— On nous assure qu'un nombre considérable d'exemplaires a été enlevé en trois jours, et que les chefs des principaux ateliers, le Cercle catholique, les réunions des ouvriers des paroisses de Paris ont rivalisé d'empressement pour donner à ces sages avis la popularité la plus étendue. C'est là un bon exemple, et nous aimons à l'offrir aux départements, également intéressés au succès sans limite de cette œuvre d'un excellent citoyen. — Propager cet écrit, c'est faire une œuvre vraiment utile, et que nous croyons devoir fortement encourager.

355. **CHEFS-D'ŒUVRE DE P. CORNEILLE**, avec une *Histoire abrégée du théâtre français*, une *Biographie de l'auteur* et un *choix de notes de différents commentateurs*, par M. D. Saucié, agrégé de l'Université. — 1 vol. in-8° de 416 pages et orné de 3 gravures (1846) (*Bibliothèque de la jeunesse chrétienne*), chez A. Mame, à Tours, chez Poussielgue-Rusand et chez Delarue, à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

356. **ŒUVRES CHOISIES DE J. RACINE**, publiées par M. D. Saucié. — 1 vol. in-8° de 428 pages et orné de 3 gravures (1847) (*Bibliothèque de la jeunesse chrétienne*), chez les mêmes; — prix : 3 fr. 50 c.

357. **ŒUVRES CHOISIES DE FÉNELON**, avec une *Biographie* et des *Notices historiques et littéraires*, par M. D. Saucié. — 1 vol. in-8° de 412 pages et orné d'une gravure (1848) (*Bibliothèque de la jeunesse chrétienne*), chez les mêmes; — prix : 3 fr. 50 c.

Nous réunissons ces trois volumes dans un seul et court article non pas seulement parce qu'ils appartiennent à la même collection et qu'ils ont été préparés par la même main, mais parce qu'il suffit de nommer les auteurs dont ils reproduisent les œuvres, et d'indiquer leur contenu pour les faire apprécier. — On n'a donné qu'un très-petit nombre de pièces parmi les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, savoir pour Corneille : *Le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*; et pour Racine : *Britannicus*, *Iphigénie*, *Esther et Athalie*. Évidemment la pensée des éditeurs a été de ne publier que les pièces qui pouvaient être mises avec moins d'inconvénient entre les mains de la jeunesse;

aussi les a-t-on reproduites intégralement, sans corrections ou épurations. Ces éditions, du reste fort soignées typographiquement, pourront donc être préférées par les personnes qui n'adoptent pas le système d'épurations, particulièrement pour des auteurs tels que Racine et Corneille. Les notes, empruntées à divers commentateurs, ont pour but d'expliquer le texte, ou d'en faire remarquer les défauts et les beautés. — Le volume de Fénelon contient des fragments empruntés aux diverses œuvres de l'illustre archevêque de Cambrai; on y a recueilli ce qu'on a trouvé de plus saillant et de plus propre à impressionner heureusement l'esprit de la jeunesse dans le *Traité de l'existence de Dieu* et dans celui de l'*Éducation des filles*, dans les *Lettres sur la religion*, les *Sermons*, les *Entretiens spirituels*, le *Télémaque*, les *Dialogues sur l'éloquence*, la *Correspondance*, les *Fables*, les *Dialogues des morts*. Sans avoir précisément rien de complet, les jeunes lecteurs pourront cependant connaître tout Fénelon et sa manière de traiter les différents sujets; ils posséderont, en quelque sorte, tout son esprit, et recevront de lui d'utiles enseignements. Nous souhaitons, en particulier, que les fragments de l'*Essai philosophique sur le gouvernement civil* inspirent aux jeunes gens qui ont déjà quelques idées politiques le désir de lire en entier l'excellent traité sur cette matière; ils ne sauraient former leur jugement et leurs opinions à une école tout à la fois meilleure et plus universellement estimée.

358. **DICTIONNAIRE DES CAS DE CONSCIENCE**, ou *Décisions, par ordre alphabétique, des plus considérables difficultés touchant la morale et la discipline ecclésiastique, tirées de l'Écriture, des conciles, des décrétales des papes, des Pères et des plus célèbres théologiens et canonistes tant anciens que modernes*, par Pontas, revu par Amort, revu par Collet, revu par Vermot. — 2 vol. in-4° de 1,248 et 1,404 colonnes (1847) (tomes 18 et 19 de l'*Encyclopédie théologique*), aux ateliers catholiques; — prix : 14 fr.

Le soin que prend M. l'abbé Migne de reproduire par ses presses, si justement appelées catholiques, les ouvrages les plus estimés dans les différentes branches de la science ecclésiastique, nous dispense de nous arrêter longuement sur ceux surtout qui, comme le *Dictionnaire des cas de conscience*, de Pontas, jouissent depuis longtemps d'une juste réputation, et dont il suffit d'ailleurs d'énoncer le titre pour qu'on se fasse aussitôt une idée du fond et de la forme. Nous n'examinons pas si un livre où des cas de conscience de tous genres sont

discutés devait être écrit en langue vulgaire : nous nous sommes plus d'une fois expliqués sur ce point; nous disons que le principal mérite de celui-ci est d'avoir assez généralement gardé un juste milieu entre le rigorisme et le relâchement. — La première édition parut en 1715, en deux volumes in-folio, et fut suivie, trois ans après, d'un volume de supplément dans le même format, refondu avec quelques additions dans une édition nouvelle formant trois volumes, et publiée en 1724. — Eusèbe Amort, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin, en Bavière, traduisit ce Dictionnaire en latin, l'accommoda aux mœurs de la Germanie, et l'enrichit de notes nouvelles. On remarquait dans l'œuvre de Pontas des décisions contradictoires que Collet s'est attaché à concilier dans l'abrégé qu'il en a donné en deux volumes in-4°, abrégé généralement plus recherché depuis lors et qui a fait oublier les précédentes éditions. Avant de le réimprimer, M. Migne en a de nouveau confié la révision à M. l'abbé Vermot, connu de nos lecteurs par des *Questions pratiques de direction sur le sacrement de pénitence* (V. notre t. 2, p. 391). Quoique les additions qu'il y a faites, d'ailleurs assez nombreuses, ne soient indiquées par aucun signe, comme le sont celles de Collet à l'œuvre de Pontas, il est facile de les distinguer, pour l'ordinaire, par les noms des théologiens plus modernes sur l'autorité desquels il appuie ses décisions généralement modérées et exactes. Son travail n'a pu, à notre avis, que compléter et améliorer le *Dictionnaire des cas de conscience* qui, par son objet et par son mérite intrinsèque, se recommande à toutes les bibliothèques ecclésiastiques.

359. **ÉGLISE ROMAINE ET LA LIBERTÉ** (L'), ou *Introduction historique à l'avénement de Pie IX*, par J. Cénac Moncaut. — 1 vol. in-8° de XII-300 pages (1848), chez Perisse frères, à Paris et à Lyon ; — prix : 4 fr.

Dans un avant-propos de quelques pages, l'auteur jette un coup d'œil rapide sur l'histoire de l'Église jusqu'à la Réforme; il termine ainsi cet aperçu : « La Réforme a ouvert la porte à un débordement « si aveugle et si brutal d'attaques de toutes natures, d'injures de « toutes sortes à l'endroit du saint Siége, qu'il est urgent de relever « les gloires du passé catholique, et de faire déposer l'histoire contre « les accusations menteuses ou inconsidérées de ses détracteurs. » C'est dans ce peu de lignes qu'il faut chercher le sujet et le but de cet

ouvrage; il est divisé en dix chapitres. — Les deux premiers traitent de la guerre des Albigeois : l'auteur montre combien sont injustes les accusations portées contre Innocent III et saint Dominique, déjà si éloquemment défendus dans ces derniers temps par plusieurs écrivains, et particulièrement par le P. Lacordaire. — Dans le chapitre troisième, M. Cénac-Moncaut montre que l'inquisition espagnole est née de l'exaltation fanatique et religieuse produite par huit cents ans de guerres. Loin d'être soutenue et encouragée par le saint Siége, elle est devenue l'occasion de démêlés continuels entre Rome et l'Espagne : les papes se sont toujours efforcés d'affaiblir et d'entraver cette puissance redoutable, protégée par les rois et par le peuple lui-même. — L'auteur prouve dans le quatrième chapitre que l'exécution de Jean Hus a été faussement attribuée à l'Église; il dit quelle fut la tolérance des tribunaux ecclésiastiques, et montre que forcée, pour le maintien de la foi, de condamner les hérésies, l'Église n'a jamais infligé par elle-même de punitions corporelles. — Le chapitre suivant traite du concile de Trente : dans les sixième et septième, M. Cénac Moncaut montre l'Église conservant le dépôt des sciences, protégeant les arts, encourageant les recherches, et s'appliquant constamment à répandre les lumières. Il parle ensuite du XVIII[e] siècle, et des résultats funestes du voltairianisme, il discute dans le neuvième chapitre la question du célibat ecclésiastique; puis il examine dans le dernier les rapports de l'Église avec les diverses nations qu'elle tend à réunir par l'association catholique. Il pense que dans un nombre de siècles plus ou moins grand « les frontières de la France, de la Prusse, de la Russie, seront aussi difficiles à retrouver que l'assiette d'un camp d'Annibal ou de César (p. 268). » L'auteur croit que nous marchons vers l'unité religieuse, aussi bien que vers l'unité politique; pour lui, comme pour plusieurs publicistes de nos jours, la réunion du catholicisme et du protestantisme est plus qu'un vœu, elle est une espérance. — A la fin du livre se trouve une conclusion adressée à Pie IX. « Il y a « trois ans, dit l'auteur (p. 290-91), que ce livre fut écrit pour « répondre aux attaques dirigées contre l'Église, au nom des progrès « et de la démocratie. Pendant que nous objections à ses détracteurs « les réfutations victorieuses de l'histoire, la Providence préparait la « protestation irrésistible des faits. Depuis dix-huit mois que Pie IX « gouverne, chacun des actes du nouveau Pontife est venu donner la « sanction de la réalité aux propositions que nous avions soutenues

364. **HISTOIRE UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE**, par l'abbé ROHRBACHER, docteur en théologie de l'Université catholique de Louvain, professeur au séminaire de Nancy, etc. — Tomes XXII, XXIII et XXIV; 3 vol. de 595, 606 et 720 pages (1845 et 1846), chez Gaume frères; — prix : 6 fr. le volume.

Voilà le huitième article que nous publions sur l'ouvrage de M. l'abbé Rohrbacher, et nos lecteurs savent avec quelle conscience nous avons lu ce grand travail, avec quelle impartialité nous l'avons jugé, avec quelle modération nous avons formulé notre opinion, reconnaissant le bien, condamnant le mal, et regrettant sincèrement que cette histoire, qui aurait dû devenir classique parmi le clergé, soit entachée d'incorrections qui en défigurent le style, et de systèmes qui peuvent la rendre dangereuse. L'auteur nous a-t-il donné, en poursuivant son œuvre, l'occasion de modifier, ainsi que nous l'aurions souhaité, ce qu'on regarde peut-être comme la rigueur de nos aperçus? on pourra s'en convaincre par le résumé substantiel que nous allons présenter ici.

☞ Nous aurions désiré que l'écrivain, dont le nom fait supposer un idiôme étranger, eût trouvé un ami pour revoir après lui la suite générale de ses narrations, et le genre particulier des traductions qui lui sont propres; car il nous a avertis dès le commencement qu'il ne perdrait pas le temps à refaire les traductions de Fleury et de ses autres devanciers, et il aurait pu ajouter qu'il profiterait aussi largement de tous les autres ouvrages publiés avant lui. Or, cet ami, l'a-t-on cherché? l'a-t-on rencontré? qu'on en juge par le petit nombre d'exemples que nous choisissons. Ici c'est Gilles de Bretagne ÉTRANGLÉ *entre deux matelas* (t. 22, p. 3); là c'est le cardinal d'Arles qui, rentré en grâces avec le pape Nicolas V, EN *est envoyé légat en Allemagne* (ib., p. 186); plus loin c'est l'armée des Hongrois sous Ladislas qui « surprend l'armée musulmane, *en* tue un nombre prodigieux, *avec quatre mille prisonniers, treize pachas ou généraux*, « *et neuf étendards;* puis défait une autre armée au *mont Hémas* QUE « le sultan avait amenée d'Asie (ib., p. 192). » — Saint Thomas de Villeneuve visite-t-il un chanoine pour le ramener à la vertu? *il vient le trouver qui dormait encore* (ib., p. 493). — Voyez-vous saint Ignace qui « renvoya quatre écus d'or jusqu'à Valence en « *Espagne que* Martin Pérez lui avait donnés (ib., p. 547)? » — Grumbach, le bras droit du duc de Saxe-Weymar, qu'il entretenait

dans la révolte par de prétendues prédictions, lui dit : « L'affaire des « anges est au-dessus de *mon esprit qui suis* un laïque (ib., p. 252). » — Que dirons-nous des apôtres et martyrs envoyés *par*, c'est-à-dire *dans* le Tonquin et la Chine (ib., p. 374); de Marie Stuart, la veille de sa mort, *buvant à tous ses domestiques* (ib., p. 596); et de cette comparaison si singulièrement exprimée : « Comme dans une maison « en ruine *avec son parterre*, on remarque *avec* intérêt un pan de mur « *qui* rappelle la forme de l'ensemble *qui* n'est plus, un précieux ar- « buste *qui* perce à travers les décombres, et *qu'on* admire ces restes « d'autant plus *qu'on* les trouve dans une ruine, ainsi en est-il du « protestantisme (ib., p. 458). » — Quant aux traductions, l'auteur s'applique à être littéral, et il reste grec ou latin sans devenir français ; il accumule les inversions les plus bizarres, les constructions de phrase les plus étranges, comme on peut le voir surtout au tome 22, pages 366, 367, 391 ; tome 23, pages 86, 169 et suivantes; ajoutez à ces défauts des tutoiements sans motif et souvent mêlés dans la même page avec le *vous* honorifique (t. 22, p. 98, 226, 228, 366, 367; t. 23, p. 497; t. 24, p. 449, etc; — le nom de *Christ* revenant sans cesse à la manière protestante (*passim*); — des mots barbares ou tombant dans le trivial, tels que *la plus coryphée de toutes les Églises* (t. 22, p. 83), *fuyeurs de périls* (ib., p. 177), *mourir de la colique comme un manant* (ib., p. 303), *promotion* pour démarche (ib., p. 273), le *pendu* (Jésus-Christ) qui a été trahi par Judas *son ministre des finances*, qui s'est *pendu*, ce qui n'empêche pas cinq mille Juifs d'adorer celui qu'ils ont *pendu*, et Néron de *pendre* saint Pierre à la croix, heureux choix de mots rassemblés tous dans une même page (ib., p. 410); saint Charles, *incarnation du concile* de Trente (ib., p. 543), qui *s'incarne* lui-même *dans le saint Siége* (ib., p. 572), etc., pour ne rien dire de l'expression écrite en toutes lettres à la page 234 du tome 23, qu'on aurait dû épargner au lecteur, et de ces tournures plus convenables aux carrefours qu'à l'histoire : *Gare au parlement anglais* (t. 23, p. 415); — *Soldats du Christ, garde à vous ! voilà l'ennemi* (ib., p. 563). — « Vous « souffrez d'un certain mal d'oreille, le remède est facile; permettez- « moi, *une seule petite fois*, de vous amputer la tête *d'entre les* « *épaules, pour vous l'attacher au dos*, et tout sera dit (t. 24, « p. 12); » — des expressions grossières et jetées çà et là dans toute leur crudité (t. 22, p. 98, 99, 195; t. 23, p. 93, 327, 434, 437, 438;

t. 24, p. 576, 682); ajoutez, disons-nous, ces nouvelles imperfections, et on jugera facilement si l'auteur, en avançant dans son livre, a fait des progrès dans la régularité du style et la délicatesse du langage français.

A cette première remarque nous en avions joint une autre; nous avions cru avec raison, ce semble, qu'il y avait une différence entre l'histoire et la dissertation; que l'une se bornait à raconter les faits, et que l'autre était destinée à les apprécier dans des traités distincts et séparés. Or, M. Rohrbacher n'a pas cessé de mêler à ses récits des hors-d'œuvre souvent aussi longs qu'inutiles. Tantôt on tombe sur une déclamation politique, où les *goujats* finissent dans la rue ce que « les princes ont commencé dans les palais (t. 22, p. 109, 110); » tantôt il faut subir une leçon de théologie sur la grâce (t. 23, p. 473, 475); viennent ensuite des explications mystiques sur la vertu de simplicité (t. 24, p. 213, 214); plus bas c'est un résumé de toute l'histoire depuis le commencement du monde (ib., p. 405, 412); ailleurs des leçons aux évêques sur la réception du concile de Trente (ib., p. 413, p. 414); puis un coup de pied en passant aux théologiens (ib., p. 415); puis une sortie sur la liturgie, question brûlante de l'époque (ib., p. 424, 425); puis un nouveau résumé des six articles formulés dans d'autres volumes pour établir la supériorité du spirituel sur le temporel (ib., p. 611, 617), où l'on a de la peine à saisir la pensée de l'auteur, dont on serait tenté d'expliquer la doctrine dans un bon sens, s'il ne l'avait développée ailleurs d'une manière plus expresse. Que l'ordre spirituel soit au-dessus de l'ordre temporel, personne ne saurait le nier; mais que le pouvoir temporel relève quant aux objets extérieurs du pouvoir spirituel, en sorte que personne ne soit roi qu'en vertu du pouvoir spirituel, et que le pouvoir spirituel puisse exalter les rois ou les renverser, là est la difficulté, que l'auteur a plusieurs fois résolue en proclamant le pape, comme héritier des droits de Jésus-Christ, roi universel, unique roi du monde, opinion qu'il insinue encore souvent dans ces trois volumes en faisant entendre que le souverain Pontife est juge *nécessaire* entre les rois et les rois, entre les rois et les peuples (t. 22, p. 73; t. 24, p. 607).

Nous nous étions encore plaint de répétitions fréquentes et fastidieuses. Si on veut en trouver ici, on n'en manquera pas; on peut lire deux fois l'indication du sac d'Otrante par les Turcs en 1480

(t. 22, p. 292 et 302); la quatrième ou cinquième édition des prérogatives du souverain Pontife (t. 24, p. 2-7); la seconde des dernières années d'Henri VIII (ib., p. 91; et t. 23, p. 411); une double narration de la mort de Nicolas Machiavel avec la lettre de son fils (t. 22, p. 232, 233; et t. 23, p. 212); une triple explication d'un passage de saint Augustin sur la grâce, recopié mot à mot (t. 7, p. 38; t. 33, p. 18 et 66-67), etc. De toutes ces redites, la plus graciable sans doute est celle qui roule sur l'autorité du saint Siége. Mais M. Rohrbacher nous permettra-t-il de lui faire observer que cette insistance affectée sur un point incontestable aux yeux de ses lecteurs, pourrait être prise pour une injure? on serait tenté de croire qu'il doute de trouver en eux une foi aussi vive, et un dévouement aussi entier au successeur de Pierre qu'il les éprouve lui-même; mais ignore-t-il que ce sentiment n'a jamais été gravé dans les cœurs français plus profondément qu'aujourd'hui?

Plut à Dieu du moins que les répétitions de l'écrivain se fussent bornées à des idées aussi légitimes! mais, hélas! ses systèmes sont loin de se modifier. Il profite souvent d'occasions inattendues soit pour ramener certaines insinuations sur la certitude (t. 22, p. 93; t. 24, p. 504), soit pour attribuer aux païens une connaissance trop claire et presque complète des mystères de la foi (t. 22, p. 28-31), soit surtout pour faire remonter l'Église catholique, *en tant que catholique,* jusqu'aux premiers jours du monde, jusqu'à l'éternité même; ainsi Abel faisait partie de l'Église catholique (t. 22, p. 585), elle remonte jusqu'au premier homme qui fut de Dieu (ib., p. 357), elle a toujours été depuis l'origine du monde, selon Bailly lui-même (ajoutez selon l'édition faite par les partisans du sens commun, et non dans les autres) (t. 24, p. 42); de toute éternité *elle subsistait en Dieu, société ineffable de trois personnes dans une même essence* (ib., p. 405); car (faites bien attention) elle est, comme l'auteur la définit deux lignes plus haut, *la société de Dieu avec les anges et avec les hommes fidèles*. La même pensée est retournée dans tous les sens et insinuée dans bien d'autres endroits dont nous nous contentons d'indiquer quelques-uns (ib., p. 452, 454, 583), en remarquant seulement que, dans la seconde de ces citations, l'auteur se condamne lui-même en rendant compte des annales de Baronius, qui commence l'histoire de l'Église catholique seulement à Jésus-Christ, et en disant, cette fois, selon les règles d'une bonne et religieuse logique, que si

l'on joint à ces annales la narration des siècles qui ont précédé la venue du Sauveur, on aura une *histoire vraiment universelle*, mais histoire universelle de la religion, et non de l'Église catholique dont l'origine date seulement de Jésus-Christ; car autrement il faudrait admettre et prouver que les dogmes essentiels au salut ont toujours été clairement connus dans l'univers entier, ce que les évêques de France ont justement condamné. Nous savons que M. Rohrbacher admet cette conséquence; mais c'est une erreur nouvelle dont nous avons déjà fait justice, et qu'il réfute lui-même sans le vouloir en blâmant Zwingle d'avoir vu des saints dans les anciens philosophes (t. 23, p. 258).

Enfin nous signalerons de plus quelques imperfections qui ne se rattachent en rien aux préjugés de l'historien. Quelquefois il y a, dans la marche des faits, un renversement d'ordre qui, en bouleversant les dates, produit un effet désagréable (t. 24, p. 572 et suiv.). — Ailleurs on parle d'un pape durant deux pages entières sans l'avoir fait connaître par son nom de pape, qui n'est donné qu'à la fin (ib., p. 570). — On cite un passage d'un auteur qui traite d'hérétiques ceux qui n'admettent point l'infaillibilité du souverain Pontife, et on laisse couler sans aucun adoucissement cette décision exagérée (t. 23, p. 61-63). — On s'élève contre les évêques qui ne réclament point leurs droits en interdisant l'enseignement de la philosophie dans lés colléges, même quand cet enseignement serait bon, parce que la *philosophie*, quand elle traite de Dieu, est la *théologie*; confusion d'idées étonnante dans un homme instruit. Comment ne distingue-t-il pas les vérités religieuses qui peuvent être connues par la raison, de celles dont la connaissance n'est due qu'à la révélation (ib., p. 576, 577)? — On justifie un orateur ecclésiastique d'avoir cité dans un discours fait à Trente, devant le concile, l'exemple du cheval de Troie, parce que *Cicéron l'a fait dans un de ses traités* (t. 24, p. 16-17). L'excuse est singulière. — Le bienheureux *Léonard de Port-Maurice* est appelé *Léonard de Saint-Maurice* (ib., p. 306). — On décrète solennellement que Jean d'Avila et Grenade doivent être comptés parmi les Pères et les docteurs de l'Église (ib., p. 517, 518). — On remarque que le catéchisme de Bellarmin a été traduit en toutes sortes de langues; on aurait pu ajouter que cependant il est bien faible et bien incomplet (ib., p. 560). — On dit que la reine Élisabeth d'Angleterre eut *huit maris;* ce n'est pas le mot propre qu'il eût

fallu employer, puisqu'il est hors de doute qu'elle n'a jamais été mariée, mais que toutes ses liaisons ont été des crimes, ce que prouve avec évidence le décret qu'elle provoqua pour faire succéder à sa couronne les rejetons même illégitimes qu'elle pourrait laisser après elle. — Enfin, quoique l'auteur s'exprime toujours sur les Jésuites d'une manière très-convenable, et qui prouve son intérêt pour cet Ordre si injustement persécuté, il semble cependant qu'il aurait dû apporter quelque modification au passage d'un auteur protestant, cité à la page 690 du tome 24, et que l'on prendrait peut-être faussement pour sa propre pensée. A.-B.-C.

365. **MÈRE SAINTE EUPHRASIE** (LA), ou ***Entretiens instructifs et amusants d'une pieuse et savante maîtresse avec ses élèves, pour les prémunir contre les doctrines et les tendances irreligieuses du siècle,*** par M. l'abbé SANSON. — 1 vol. in-12 de XI-394 pages (1847), chez Jacques Lecoffre et Cie ; — prix : 2 fr.

Trois choses nous ont surtout frappé à la lecture de ces Entretiens : la pensée qui les a inspirés et qui mérite tous nos éloges; la manière dont ils sont rédigés, et qui laisse beaucoup à désirer ; le titre enfin, auquel l'ouvrage ne répond pas d'une manière assez complète. — M. l'abbé Sanson a divisé son ouvrage en seize chapitres, dans lesquels il expose l'ingratitude des hommes envers Dieu pour les bienfaits de la création, envers Jésus-Christ, bienfaiteur du genre humain ; les bienfaits de la religion chrétienne et sa divinité; il la montre élevant nos idées et agrandissant nos cœurs, pouvant seule nous faire goûter le véritable bonheur, nous donner le vrai courage et la force de l'âme dans les épreuves de la vie, et nous consoler à notre heure dernière ; il termine par un tableau du monde ennemi de la religion de Jésus-Christ, et des piéges qu'il tend à la jeunesse, surtout par l'attrait des plaisirs et de la lecture des romans et des feuilletons. — Quelque utiles que soient ces incontestables vérités, on voit déjà qu'elles n'ont rien de spécial pour prémunir les jeunes personnes contre *les doctrines et les tendances irreligieuses du siècle :* ce sont d'excellentes considérations à présenter d'une manière neuve, attrayante, mais non pas tout à fait dans le but indiqué par le titre. — Sous ce rapport, notre impression n'est pas favorable à ces Entretiens, qui ne nous paraissent pas offerts au public de manière à lui faire bien connaître ce qu'on lui présente, et d'autant plus que le fond même du livre ne répond souvent

la source du bonheur, et en dehors d'elle nulle récompense possible ni sur la terre, ni au-delà du tombeau, où la vie se continue telle qu'elle est actuellement. Ainsi anéantissement de la liberté humaine et, par suite, de toute vertu, fatalité inexorable, inflexible, dont on subit nécessairement l'empire absolu, c'est le terme où aboutit la théorie du bonheur de Fichte, comme la plupart des systèmes de la philosophie allemande.

L'Introduction qui précède la *Méthode* et que M. Fichte fils a écrite, à la prière de M. Bouillier, est un commentaire de la doctrine de son père et une espèce de plaidoyer où il s'efforce de coordonner et de faire converger vers un même but les opinions diverses qu'il a émises à différentes époques de sa vie, et à montrer l'influence qu'elles ont exercée sur la marche de la philosophie en Allemagne. Il est inutile d'ajouter que cette Introduction, comme l'Avant-Propos et la *Méthode*, ne doivent être lus que par des hommes graves et profondément affermis dans les principes d'une sage philosophie.

R...

367. **MODÈLE DU PRÊTRE** (LE), *Éloge funèbre de Joseph Graziosi, chanoine de l'archibasilique de Latran, prononcé dans l'église de Saint-André della Valle, le 2 octobre* 1847, par le R. P. D. Joachim VENTURA, ex-général des Théatins, etc.; traduit par M. F. CLAVÉ. — In-18 de 72 pages (1848), chez Saguier et Bray; — prix : 50 cent.; au bénéfice du trésor pontifical.

Le vénérable prêtre dont nous venons de lire l'éloge funèbre, a été l'un des personnages les plus savants de son siècle, un des plus éminents par sa haute piété : il eut l'honneur d'être le maître, le conseiller intime, l'ami de Pie IX. Il n'en fallait pas autant pour inspirer l'éloquence du R. P. Ventura, chargé de justifier la douleur de la ville de Rome tout entière en célébrant ses modestes vertus. Pour le faire bien apprécier, il montre dans une première partie ce que fut, et dans une deuxième ce que fit celui dont il prononce l'éloge. — L'histoire de sa vie est celle d'un homme de Dieu, vraiment fidèle au premier, au plus important devoir du sacerdoce, c'est-à-dire à l'étude et à la pratique des vertus de l'Évangile, et qui ne se bornant pas à être saint, mais voulant encore être savant, cultive son esprit et son cœur, les sciences et la piété, le savoir et la vertu, avec le même zèle et le même succès. — Delà les qualités éminentes de l'esprit et du cœur qui le rendirent cher à Dieu, et les œuvres qui le

rendirent cher et utile aux hommes. On le voit tour à tour et tout à la fois brûlant de zèle pour le salut des âmes, ne se lasser jamais de travailler, de vive voix et par ses écrits, par la prédication et par l'enseignement, par les entretiens et par les instructions, par les exhortations et par les conseils, par la prière et par le bon exemple, à combattre, à détruire l'erreur dans les esprits, le vice dans les cœurs, pour y faire régner la vérité et la vertu. — Après avoir lu cet Éloge on admire, on aime celui qui en est l'objet, on voudrait l'imiter, ou marcher au moins de loin sur ses pas. — Son panégyriste s'est élevé quelquefois jusqu'à la plus sublime éloquence ; il est descendu ailleurs jusqu'à la familiarité : son œuvre est un mélange de passages touchants par leur simplicité ou tout empreints de cet ardent libéralisme que respirait aussi l'oraison funèbre d'O'Connell. Sans approuver et sans trouver d'une justesse incontestable toutes les assertions du P. Ventura, ni toutes ses allusions politiques, on le lit néanmoins avec un intérêt qui se soutiendrait mieux si la traduction laissait moins à désirer sous le rapport du style. — La vie du vénérable Graziosi ainsi présentée sera utile, car elle montrera comment l'amour d'une sage liberté peut s'allier au respect de tous les droits, et comment la vertu nous élève à une sublime et humble indépendance. — Quelques passages dont les gens du monde pourraient faire une application fâcheuse et contraire, certainement, à la pensée de l'auteur, nous font désirer qu'on ne répande pas cet éloge funèbre sans quelque discernement et sans quelque prudence.

368. **MOIS DE MARIE DES AMES INTÉRIEURES**, ou la *Vie de la sainte Vierge proposée pour modèle aux âmes intérieures*, par MM. H*** et L***, prêtres. — 1 vol. in-18 de 360 pages (1847), chez Delsol, à Toulouse, et chez Mellier frères, à Paris ; — prix : 1 fr. 50 c.

Il existe un si grand nombre de *Mois de Marie*, qu'il est bien permis d'en ignorer quelques-uns ; aussi ne craignons-nous pas de déclarer que celui-ci, qui a eu déjà deux éditions à Toulouse, et qui est parvenu à la troisième, nous était complétement inconnu. Nous nous félicitons qu'on ait eu la pensée de nous le communiquer, et qu'il nous soit possible de le recommander aux personnes auxquelles il s'adresse plus particulièrement. C'est, en effet, aux âmes intérieures, plus avancées que les autres dans la piété, qu'il appartient surtout d'imiter la vie de la sainte Vierge dans ce qu'elle a de plus parfait, et il était bon de

la leur présenter pour modèle. C'est l'heureuse idée que les auteurs anonymes de cet ouvrage ont su mettre à exécution. En suivant, à peu de choses près, les divisions usitées dans la plupart des Mois de Marie, celles mêmes qui sont indiquées par les principales circonstances de la vie de la sainte Vierge, ils y ont adapté divers sujets de piété et réuni ce que les auteurs les plus estimés, les guides les plus sûrs dans les voies de Dieu et les meilleurs ascétiques ont dit de l'intérieur de la *Fille du roi*, de plus propre à éclairer et à édifier les âmes pieuses. Nous citerons quelques sujets de chapitres pour en donner une idée : Immaculée Conception : Vocation à la vie intérieure; — Présentation au temple : Choix d'un état de vie ; — Vie de Marie dans le temple : Nécessité d'une vie de règle ; — Maternité divine : Vie d'union avec Dieu ; — Visitation : Caractère de la charité, etc. — Les matières sont traitées avec solidité et onction. Chaque sujet est suivi de sentiments, de fleurs spirituelles, d'un exemple, d'une aspiration et d'une pratique. — Cet ouvrage est approuvé par l'archevêque de Toulouse et par cinq évêques.

369. **NOUVEAU COURS DE THÈMES**, composé de *traits d'histoire, fables, descriptions* et *morceaux de morale*, par DEUX PROFESSEURS DE L'ACADÉMIE DE PARIS, *à l'usage des commençants, classe de huitième*, par J.-G. MASSELIN. — 8e édition.

Nous parlons rarement des ouvrages analogues à celui dont le titre précède, pour ne pas consacrer nos pages à des productions sans intérêt pour nos lecteurs, et parce que, en général, les livres classiques proprement dits, ceux surtout qui sont destinés aux classes les plus inférieures, sont ordinairement exempts, sous le rapport religieux et moral, des défauts qu'on regrette d'avoir à signaler dans les œuvres philosophiques ou purement littéraires. Si donc nous faisons une exception à l'égard de ce *Cours de thèmes*, c'est pour montrer que si le poison se glisse partout, une critique vigilante s'attache aussi à le dénoncer partout, et à prémunir les pères de famille et les instituteurs de la jeunesse contre son funeste envahissement. — On sera fort étonné quand on saura que nous avons trouvé à la page 51 de ce *Cours* destiné aux élèves de *huitième*, les lignes suivantes : « Je « ne voudrais pas certainement favoriser l'ivrognerie, vice honteux, « et même un des plus honteux de tous ; cependant, j'ai connu des « hommes très-sages et très-vertueux, qui ne se mettaient pas au

« la conviction qu'aucun ami des lettres ne saurait refuser de rendre « justice à une œuvre aussi consciencieuse, et à la constance infati- « gable que vous avez déployée dans une lutte si longue, dans une « lutte de tous les moments, contre le plus redoutable des adver- « saires (p. x). » Sans doute la lutte était courageuse à entreprendre, difficile à soutenir. *Les sept devant Thèbes* renferment des passages vraiment remarquables; la scène dans laquelle l'espion vient rendre compte de ses observations à Etéocle et aux six chefs, est reproduite avec une grande fidélité; parfois, dans d'autres scènes, quelques amplifications ont été inévitables; mais elles servent à mieux exprimer la pensée du texte, dont la concision est souvent inimitable.] Dans *Prométhée enchaîné* nous avons aimé le récit que Prométhée fait, en proie aux angoisses de son supplice, des bienfaits qu'il a su répandre. Les *Suppliantes*, dans lesquelles Eschyle a su mettre tant d'harmonieuses douceurs de style, se retrouvent ici avec les qualités dont l'auteur a fait preuve. — Puissent tous les traducteurs avoir la conscience et la persévérance de M. Robin, qualités trop rares, que le culte véritable des belles lettres peut seul donner.

446. **TRAITÉ DE COSMOGRAPHIE** (PETIT) *à l'usage des écoles primaires*, par M. DESDOUITS. — 1 vol. in-18 de 288 pages avec figures dans le texte (1848), chez Lecoffre et Cie; — prix: 1 fr. 25 c. cartonné.

L'auteur a voulu réduire la science du ciel à sa plus simple expression, c'est-à-dire renfermer dans un très-petit volume des notions nettes et suffisantes sur tous les phénomènes qui font l'objet de l'astronomie. — Déjà il s'était proposé le même but en composant les petits Traités d'arithmétique et de géométrie auxquels le présent Traité fait suite. — Tous très-complets, si l'on envisage seulement l'enseignement primaire, ils ne le sont pas moins si l'on se place à un point de vue trop négligé et trop peu compris, savoir : l'instruction des gens du monde, qui trouveront dans ces diverses compositions, et dans celle-ci en particulier, tout ce qu'offre d'utile et d'intéressant la science qui en fait l'objet. En leur enseignant plus de choses en apparence, beaucoup de gros livres leur en apprendraient beaucoup moins en réalité. — Comme l'étude de la cosmographie, à quelque degré de simplicité qu'on la réduise, ne peut être abordée si l'on ne possède les principes élémentaires de la géométrie, M. Desdouits fait

précéder son Traité de notions préliminaires qui suffisent pour en rendre l'intelligence facile. Le Traité lui-même se distingue par des divisions naturelles, par une grande clarté dans l'exposition des phénomènes célestes les plus admirables, devenus ainsi accessibles à toutes les intelligences, et par une simplicité de style qui rend claires des démonstrations naturellement très-abstraites. — Inutile d'ajouter que les découvertes les plus récentes ont été mises à profit par l'auteur, qui n'a rien négligé de ce qui peut donner à son travail une valeur toute spéciale. — Nous ne connaissons aucun livre élémentaire d'astronomie qui lui soit préférable sous le double rapport de la science et de la manière de l'enseigner. Ce volume, joint aux *Leçons élémentaires d'astronomie* du même auteur (V. notre t. 4, p. 75), mérite donc, à notre avis, l'estime des instituteurs de la jeunesse des deux sexes, et celle même des personnes qui aiment à apprendre ou à se souvenir de ce qu'elles ont appris.

447. **TROIS ROME** (LES), *Journal d'un voyageur en Italie*, accompagné 1° d'un *Plan de Rome ancienne et moderne*; 2° d'un *Plan de Rome souterraine et des catacombes*, par l'abbé J. GAUME, vicaire général de Nevers, chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre, etc. — Tomes 3 et 4; in-8° de 660 et CIV-600 pages (1848), chez Gaume frères; — prix de l'ouvrage entier : 22 fr.

Cet ouvrage déjà recommandé deux fois dans la *Bibliographie* (p. 560 de notre tome 6, et 235 du présent tome), vient d'être heureusement terminé par la publication du quatrième volume. — Le troisième, que nous avions réservé pour le joindre au suivant dans un seul article, comprend la suite des pérégrinations de l'auteur, la fin de son voyage à Naples, son retour à Rome, de nouveaux détails sur la cité antique des papes, et particulièrement sur les cérémonies de la semaine sainte, quelques descriptions des principales villes d'Italie visitées pendant le reste du voyage, le tout dans un espace de cinquante-sept jours jusqu'au retour à Nevers. — Le quatrième volume est exclusivement consacré à la description de Rome souterraine, c'est-à-dire des catacombes. Là aussi est une ville tout entière, par excellence la cité des saints et des martyrs. Son étude avait été faite simultanément avec celle de Rome chrétienne et païenne; mais, pour éviter la confusion et pour n'avoir pas à interrompre sans cesse des détails dont l'enchaînement offre naturellement plus d'intérêt,

M. l'abbé Gaume a judicieusement extrait de ses notes et réuni dans un seul volume tout ce qui se rattache aux catacombes. Il en donne la description la plus exacte et la plus complète que nous connaissions. Le lecteur voit se dérouler sous ses yeux sans confusion cette immense nécropole, la plus curieuse par son origine, la plus saisissante par son objet, unique dans son genre par tout l'univers. L'auteur suit la même marche que dans les précédents volumes, il procède par journées, il parcourt ainsi successivement toutes les parties des catacombes, désigne chacune d'elles par le nom qui lui est propre, en trace l'historique, les peintures, les inscriptions, y joignant une multitude d'autres détails qui échappent à toute analyse. — Ce volume est terminé en forme d'appendice par un *Essai sur les inscriptions*, qui ne sera ni sans intérêt ni sans utilité pour les savants eux-mêmes. On y trouve la clef qui ouvre, pour ainsi dire, l'intelligence des inscriptions tant païennes que chrétiennes. — Ce qui plaît dans cet ouvrage, c'est la facilité du style, la marche naturelle du récit, l'instruction qu'on y recueille, les réflexions pleines de justesse, de solidité et surtout de foi dont l'auteur l'accompagne. Hélas! que dirait-il s'il parcourait en ce moment la cité sainte, en présence de la situation que les révolutions lui préparent? Son travail sera toujours un guide sûr pour ceux qui entreprendront le pèlerinage de Rome; il en donnera une connaissance exacte à ceux qui ne peuvent la visiter. Nous en recommandons la lecture sous le double rapport de l'instruction et de l'agrément.

448. **VIE DE SAINTE FRANÇOISE**, *Romaine, fondatrice des Oblates de Tor di Specchi*, précédée d'une *Introduction sur la Mystique chrétienne*, par M. Marie-Théodore de Bussière. — 1 vol. in-8° de CXVI-399 pages (1848), chez Gaume frères; — prix : 5 fr.

A une époque où le doute impie s'est emparé d'un grand nombre d'esprits, où les miracles les moins contestables sont si fréquemment contestés par ceux qui se prétendent habiles, il est rare de voir les hommes d'une instruction ordinaire lire les Vies des saints et y étudier les exemples qui éclairent l'esprit et fortifient le cœur. Ce n'est point ici le lieu de discuter cette proposition; mais il ne serait peut-être pas difficile à un observateur attentif de se convaincre que le relâchement si déplorable de la véritable ferveur chez le plus grand nombre des catholiques en France aujourd'hui, provient surtout du peu de zèle

que chacun apporte à la lecture des livres saints, à l'étude des grands modèles, convenables à tous les temps. Il est heureusement encore quelques personnes instruites qui n'ont pas renoncé à d'aussi utiles lectures; nous leur conseillons de lire l'ouvrage de M. Théodore de Bussière. C'est là, on le juge, dès les premières lignes, l'œuvre d'un de ces hommes dont la piété fervente, les convictions profondes ne se laissent étonner ni ébranler par aucun fait, quelque extraordinaire qu'il soit en apparence; il accepte et il relate tous les miracles, parce que son savoir est complet, et qu'il connaît les desseins et les voies de la divine Providence. — Supposant ses lecteurs peu au fait des ouvrages qui traitent de la mystique chrétienne et de la démonologie, il a voulu, sur le seuil de la vie si riche en miracles de sainte Françoise, justifier, en quelque sorte, ce qu'il va raconter, par un exposé, sous le titre d'Introduction, des phases successives qu'a dû suivre, selon les vues de Dieu, l'élément mystique dans l'humanité d'abord, puis dans l'individualité. Il nous montre donc, dans un style clair et toujours simple, cet élément si précieux de la perfection chrétienne grandissant dans le cœur de l'homme vertueux, se transformant en un ascétisme qui croît à son tour, devenant comme une seconde nature, tendant toujours à empiéter davantage sur le domaine de la nature matérielle, qu'elle absorbe et remplace parfois jusqu'à en faire taire les plus impérieuses exigences; les sens sont domptés, l'intelligence s'élève et cesse de s'occuper de tout ce qui ne tend pas à la ramener à Dieu, et l'extase devient bientôt le terme, le point extrême de ces priviléges, à la jouissance desquels un bien petit nombre ont été appelés, si l'on considère le grand nombre des chrétiens. — Ces développements ont tout l'intérêt de la vérité bien présentée; les déductions sont sagement tirées des faits; mais pour croire à ces faits, et partant à ces déductions, il faut avoir la foi, sans laquelle on ne sait point soumettre son intelligence devant ces éclatantes manifestations de la volonté divine que l'on nomme *miracles*.

Sainte Françoise naquit à Rome, d'une noble maison, au milieu de ces guerres de famille qui désolèrent l'Italie à la fin du XIVe siècle. — Nous ne voulons point fatiguer le lecteur par une longue analyse de cette vie tant éprouvée, qui, par les douleurs si nombreuses et les joies si rares dont elle fut semée, la conduisit à la plus sublime perfection. — Mariée contre son gré, dès l'âge de douze ans, elle renonça à toutes les douceurs que lui promettait la virginité; son époux

TABLES.

I.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie catholique*, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs à la fois. Par la classification que nous employons nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent AUX ENFANTS.
N° 2. — — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.

N° 3. Indique les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.

N° 4. — — aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES DE FAMILLE, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.

N°. 5. — — aux PERSONNES INSTRUITES qui aiment les lectures graves et solides.

N° 6. Ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.

* — — D'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.

†. — — qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.

A. Livres qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.

Y. Livres absolument MAUVAIS.

M. Ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec RÉSERVE.

Y. *Placé après un chiffre,* indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe indiquée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns* pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres, indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes de 1 à 6, *soit* 1, 2, 3, 4, 5 *et* 6.

A.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

III.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

A.

B.

C.

D.

M.

ERRATA.

Page 66, ligne 33, *Sismonde* de Sismondi, lisez *Simonde de Sismondi.*

Page 393, ligne 21, *irruption*, lisez *éruption.*

Page 435, lignes 13 et 14, *Marie-Joseph Chénier*.... qui *expia sur l'échafaud*, etc. — Ce n'est point Marie-Joseph, mais son frère *André* Chénier qui périt sur l'échafaud révolutionnaire.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
Rue Garancière, n. 5.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
à Saint Germain en Laye.